

Nouveautés

Number 95, Fall 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44393ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1994). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (95), 6–25.

INDEX PAR AUTEUR(E)S

Paul AUSTER
 Gilles ARCHAMBAULT
 Aurélien BOIVIN
 Marie BONENFANT
 Marie-Claire CORBEIL
 Jean-Yves BOYER, Jean-Paul DIONNE
 et Patricia RAYMOND
 Jacques BROSSARD
 Chantal CADIEUX
 Ook CHUNG
 Pierrette DAVIAU
 René DEROUIN
 François DUMONT et Louise MILOT
 Jean D'ORMESSON
 Mira FALARDEAU
 Roger FOURNIER
 Michel GARNEAU
 Christiane GOHIER et Michel SCHLEIFER
 Claude JANELLE
 Diane JEAN et Gaétan NADEAU
 Jacques JULIEN
 Monique JUTEAU
 Sergio KOKIS
 Marc K. PARSON
 Robert MALACCI
 Pascal MILLET
 Louise MILOT et Fernand ROY
 Jacques MICHON
 Simonne MONET-CHARTRAND
 Pierre MONETTE
 Vincent NADEAU
 Francine NOISEUX
 David NOTT
 Jean O'NEIL
 Luc OSTIGUY et Claude TOUSIGNANT
 Claude POISSANT
 Gabrielle POULIN
 Hélène RIOUX
 Paul ROUSSEAU
 Hélène SABBAN
 Michel Pierre SARRAZIN
 Sylvain TRUDEL
 Lise VEKEMAN
 Robert VIGNEAULT
 Agnès WHITFIELD et Jacques COTNAM

ENTRETIEN

◆ *L'espace et la densité*

René DEROUIN
 Entretiens avec Michel-Pierre
 Sarrazin, *L'Hexagone*, Montréal,
 1993, 238 p.
 (Collection « Entretiens »)

À 57 ans, le peintre et graveur québécois René Derouin a voulu communiquer au public ses réflexions sur son art et sur son œuvre. Il a choisi un ami et collaborateur de toujours, l'écrivain Michel-Pierre Sarrazin, pour les transmettre. À la lecture de cet exercice, on est frappé par la grande cohérence du projet.

Toute la philosophie de Derouin et toute sa création sont profondément influencées par les endroits où il a vécu. La nature, les forces telluriques, la puissance des foules et leur circulation, la communication humaine, l'ont très rapidement fasciné. Il a voyagé partout, mais surtout du Nord au Sud de l'Amérique. La densité, il la retrouve au Mexique, dans l'espace, au Québec. Il affirme d'ailleurs : « la densité existe parce qu'elle côtoie un espace vide ».

Tous les critiques reconnaissent la marginalité de Derouin dans le milieu, à la fois comme artiste et comme graveur. Ses œuvres monumentales témoignent d'un souci exceptionnel d'interaction physique avec l'environnement naturel et humain, d'une préoccupation constante pour l'intégration entre le lieu d'exposition, le public et l'œuvre.

Dans *Espace et densité*, René Derouin analyse rétrospectivement les étapes de sa création (par exemple : *Migrations*, *Place publique*, *Équinoxe*, *Échographies*,...). Son exercice, lucide et passionné, révèle, encore une fois, la remarquable cohérence de sa démarche artistique depuis 30 ans. Enfin, si, comme Derouin le proclame, « l'art doit être fait pour [...] : se connaître, se reconnaître, se voir », cet ouvrage nous renseigne très bien sur son introspection.

André NOUREAU

ESSAIS

◆ *L'écriture de l'essai*

Robert VIGNEAULT
L'Hexagone, Montréal,
 1994, 330 [3] p.
 (Collection « Essais littéraires »)

Il semble difficile de produire un texte définitif (je n'ose dire un « essai ») sur le genre de l'essai. Celui qui s'y aventure procède inévitablement par tâtonnements, par approximations qui s'additionnent, se complètent ou se reprennent. C'est ce que tendrait à prouver le magistral recueil de Robert Vigneault, *L'écriture de l'essai*, dont les textes montrent les états successifs de la réflexion « jamais achevée » (p. 69) de l'auteur sur un genre mal connu, mal défini, parfois

René Derouin

L'ESPACE
ET LA DENSITÉ

Entretiens avec Michel-Pierre Sarrazin



● L'HEXAGONE

diffamé, rangé dans des compartiments multiples, classé comme inclassable.

L'ouvrage présente une « Réflexion théorique » (Première partie) inédite (sauf le chapitre I) que complètent des « Essais spéculaires » (Deuxième partie), déjà parus ailleurs, mais ici remaniés. La première partie, sur laquelle nous insisterons, livre d'abord une « Synthèse théorique » de l'essai (chapitre I), dans laquelle le professeur/essayiste fait montre de beaucoup de confiance mais en même temps d'énormément de prudence et de modestie. La définition opératoire qu'il propose : « Je considère l'essai comme discours argumenté d'un *sujet* énonciateur qui interroge et s'approprie le vécu par et dans le langage » (p. 21) est soumise à la discussion après une soigneuse explication des termes. Elle rejoint les mises en garde répétées de l'auteur sur l'évacuation du sujet « réel » par rapport au « sujet linguistique » (p. 94). Cela posé, la réflexion théorique trouve ses assises dans quatre « Modèles de l'essai : Lukács, Bachelard, Adorno, Montaigne » (chap. II) auxquels il voue une admiration (presque) sans réserve, le dernier étant convoqué, comme on pouvait s'y attendre, pour « la dénomination étonnamment belle et adéquate de < Essais > », selon la formule de G. Lukács (p. 81). Attachant une « valeur heuristique » (p. 91) à son « Projet de typologie : les registres de l'essai » (chapitre III), aux mots « type » ou « modèle » il préfère celui de « registre » pour déterminer trois catégories d'essais : le « registre polémique » (p. 94), le

« registre introspectif » (p. 95) et le « registre cognitif » (p. 96) fondés sur « la présence plus ou moins accusée de l'énonciateur à son discours » (p. 94). Malgré un propos fort complexe, le souci de la clarté préside à l'ensemble de cette première partie où l'auteur s'ingénie avec succès à écarter aimablement certains écueils auxquels quelques-uns de ses devanciers se sont heurtés.

La deuxième partie reproduit, plus ou moins remaniés, et avec quelques ajouts, « Cinq essais sur Pierre Vadeboncoeur » (chapitre IV), « Dans la mouvance d'André Belleau : *Cité libre* et *Liberté* (chapitre V) et neuf « Essais critiques sur l'écriture » (chapitre VI). Comme l'affirme R. Vigneault lui-même, « le recueil ainsi constitué [...] acquiert une densité, une identité nouvelles, qui sont le fruit de la convergence recherchée de ces textes vers la <Réflexion théorique> de la première partie » (p. 16). La « Conclusion », « L'essai, texte moderne. Vie et mort de la littérature », au ton légèrement polémique, termine ce livre de sagesse et de passion par un éloge inconditionnel de

Bachelard. Un « Petit essai autobiographique » sert d'épilogue ému en même temps que d'amicale réprimande à ceux que tente l'approche « scientifique » des œuvres littéraires.

Ouvrage stimulant, bilan de longues recherches où transparaît une vision de l'essai sans cesse réactivée par l'expérience, ce recueil constitue une œuvre maîtresse dans le champ désormais défriché d'un genre resté longtemps en friche. Il ne manque plus qu'un manuel pratique qui permette aux étudiant(e)s d'aborder à leur tour l'essai et de le pratiquer.

Gilles DORION

ÉTUDES

◆ Pour un bilan prospectif de la recherche en littérature québécoise

François DUMONT et Louise MILOT (dir.)
Nuit blanche éditeur, Québec,
1993, 271 p.
(Série « Séminaires », n° 5,
Les Cahiers du CRELIQ)

Publié dans la collection « Les Cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise » (CRELIQ), *Pour un bilan prospectif de la recherche en littérature québécoise* est

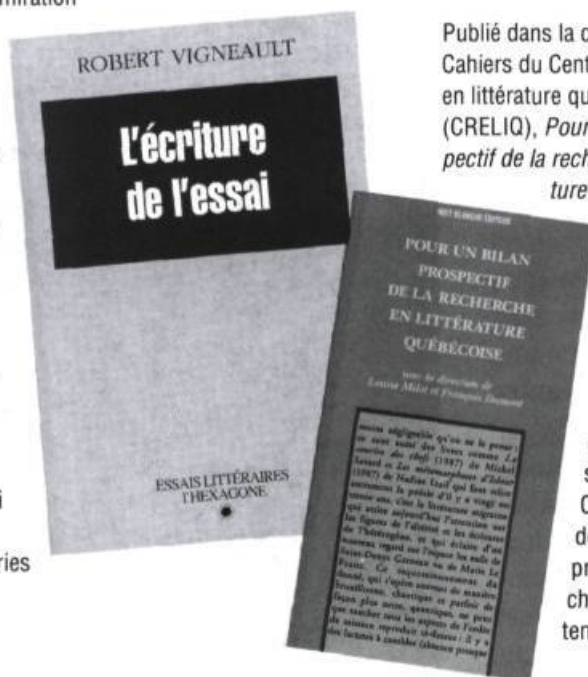
un recueil de douze essais sur l'avenir de la recherche littéraire. En réponse à la question posée lors d'un séminaire du CRELIQ, une douzaine de professeurs et chercheurs tentent, chacun à sa

façon, d'analyser le passé et d'entrevoir – tout autant que cibler – des pistes à suivre dans les prochaines années.

Plusieurs grands faits reviennent dans le discours des intervenants. Le passé, malgré ses immenses oublis, montre bien l'ouverture des chercheurs d'ici au potentiel de la littérature québécoise (dépassant largement le simple terroir) ; la situation actuelle est caractérisée par le problème du financement des projets, le développement lacunaire d'outils fondamentaux et l'exclusion de certains champs de recherche ; l'avenir impose de combler ces trous béants, soit par un apprentissage autodidacte, soit en s'inspirant du cheminement des autres cultures, d'où la nécessité d'une ouverture au monde et à l'universalité littéraire.

Par la diversité possible du traitement de la question initiale, chacun des essais présente des aspects différents, souvent complémentaires. Certains vont de commentaires personnels, inspirés de leur expérience propre, alors que d'autres s'aventurent dans des envolées théoriques qui, sans nuire à la pertinence du propos, rebutent quelque peu le lecteur néophyte. Sans vouloir créer un bilan global des projets depuis un demi-siècle et, surtout, sans tenter d'annoncer au peuple les voies sacrées de la recherche au tournant du XXI^e siècle, ce cinquième volume de la série « Séminaires » permet aux intéressés de prendre connaissance des idées courantes quant à l'avenir de la recherche en littérature québécoise.

René AUDET



◆ Évaluer le savoir-lire

Collectif sous la direction de Jean-Yves BOYER, Jean-Paul DIONNE et Patricia RAYMOND
Les Éditions Logiques, Montréal, 1994, 323 p.

La question de l'évaluation du savoir-lire a mené le groupe de recherche du Grale à réunir en symposium 14 experts provenant de plusieurs



disciplines : linguistique, psychologie cognitive, didactique du français. Cet ouvrage regroupe leurs présentations et s'efforce de faire le point sur l'évaluation du savoir-lire et sur plusieurs questions sous-jacentes à l'évaluation elle-même, telles que : Qu'est-ce que le savoir-lire ? Quelles sont les conditions d'un diagnostic valide ? De quelle composante doit-on tenir compte dans l'évaluation ?

S'appuyant sur les modèles interactifs de la compréhension en lecture, différents conférenciers proposent des réflexions approfondies sur les caractéristiques *du lecteur* (Deschênes pour les connaissances antérieures ; Fayot et Mouchon pour les processus cognitifs), *du texte* (Adam) ou *du contexte* (Frederiksen et Donin) qui doivent être considérées dans l'évaluation. D'autres s'intéres-

sent aux liens entre évaluation, pratique scolaire et compétences mis en jeu dans des situations réelles de lecture (Dabène, Tardif). Par ailleurs, deux équipes de chercheurs (Denhières, Marouby-Terriou et Tapiero ; Pagé et Drolet) présentent, avec des approches différentes, une démarche d'évaluation diagnostique. Enfin, une introduction et une synthèse des articles complètent l'ouvrage (Boyer, Pierre).

Il est certain qu'une question aussi complexe ne permet pas à ce collectif de proposer des réponses simples. Il s'agit davantage d'une sensibilisation stimulante dont l'intérêt tient aux éclairages proposés par les différentes disciplines. Certains articles pourront apparaître complexes à la première lecture et on peut noter que leurs auteurs auraient gagné à relier plus explicitement leur réflexion à la problématique même de l'évaluation.

La poursuite de cette réflexion nous appartient et cet ouvrage intéressera sûrement ceux et celles qui veulent approfondir leurs connaissances afin de mieux saisir tous les enjeux de l'évaluation du savoir-lire.

Françoise ARMAND

◆ La bande dessinée au Québec

Mira FALARDEAU
Boréal, Montréal, 1994, 125 p.
(Collection « Boréal Express »)

Malgré leur caractère inévitablement rapide, pour ne pas dire superficiel, les sept petits chapitres de cette « étude sur la bande dessinée de langue française publiée au Québec » répondront sans doute aux attentes du lecteur qui cherche une première vue d'ensemble. Celui-ci ne serait cependant pas

plus mal servi si l'objectif annoncé de « tracer l'histoire de la B.D. au Québec en faisant ressortir la vitalité des auteurs québécois et la popularité de leurs dessins » (p. 10) n'était pas fortement contaminé au départ par la thèse protectionniste que l'étude avance sans prendre suffisamment la peine de l'argumenter de manière convaincante.

Les deux premiers chapitres, qui vont des origines à la Révolution tranquille, sont suivis de quatre petits chapitres qui font le point sur la production actuelle et fournissent ainsi un bon ensemble d'informations de première main. On appréciera sans doute les synthèses sur la production « professionnelle » (chap. 5) ainsi que sur les « fanzines » (chap. 6) ; quant aux données recueillies par une enquête originale sur le marché de la B.D. québécoise (chap. 7), elles resteront un point de repère important pour l'étude de l'évolution de la B.D. québécoise.

Quelques imprécisions ne manqueront pas de mettre la puce à l'oreille, l'apparition de *Safarir* étant par exemple datée de 1987 à la page 80 et de 1989 à la page 86. Tout de même sérieux et bien présenté, ce petit ouvrage est à lire, en attendant mieux.

Jean-Claude GAGNON



◆ L'édition littéraire en quête d'autonomie. Albert Lévesque et son temps

Sous la direction de Jacques MICHON
Les Presses de l'Université Laval, Sainte-Foy, 1994, 212 p.

Jacques Michon et ses collaborateurs racontent l'histoire de l'édition littéraire du Québec dans ce recueil de textes divisé en trois sections. La première partie, intitulée « Du texte au livre », retrace les relations difficiles qui prévalaient entre les auteurs et les éditeurs québécois pendant la première moitié du XX^e siècle. Trois études de cas illustrent le sujet. Dans l'ombre de nos grandes œuvres littéraires, telles *La Scouine* d'Albert Laberge, *À l'ombre de l'Orford* d'Alfred DesRochers et *Le Survenant* de Germaine Guèvremont, se cachent des contrats, listes de ventes et conflits de nature pécuniaire entre auteurs et éditeurs.

Vient ensuite une partie consacrée à l'édition littéraire au Québec. Un des articles particulièrement intéressant est celui de Suzanne Pouliot qui propose une riche synthèse de l'histoire de l'édition littéraire d'enfance et de jeunesse depuis 1920. L'histoire de l'édition religieuse et privée y est également tracée dans deux autres textes de cette section historique du recueil.

L'ouvrage se termine par une section intitulée « Albert Lévesque, éditeur ». Jacques Michon y signe un beau texte sur la position idéologique difficile de Lévesque située entre les « individualistes » et les « nationalistes ». On y retrouve aussi un texte d'Albert Lévesque lui-même, une courte biographie signée par Claire Lévesque, sa fille et sœur du chansonnier Raymond Lévesque, et un catalogue exhaustif



des œuvres publiées par sa maison d'édition. Malgré sa disparité apparente, ce recueil nous brosse un portrait cohérent et lucide de l'histoire de l'édition littéraire au Québec avant la Révolution tranquille, une histoire où Albert Lévesque, injustement méconnu de nos jours, occupe une place prépondérante en tant qu'éditeur et écrivain novateur.

Ricardo CODINA

◆ *La nouvelle : écriture(s) et lecture(s)*

Sous la direction d'Agnès WHITFIELD et Jacques COTNAM
Édition du GREF, Toronto (Collection « Dont actes » n° 10) et XYZ éditeur, Montréal, 1994, 228 p.

Si la nouvelle, au cours des dernières décennies, « a connu un essor remarquable, tant au Québec qu'au sein des autres communautés francophones du Canada » (p. 7), c'est surtout du côté de la création et de la réception que cet engouement

s'est manifesté. Car, en ce qui concerne la critique, l'étude de ce « genre bref » demeure (trop) peu abondante. C'est en partie pour remédier à cette situation que se sont réunis en novembre 1992, au Collège universitaire Glendon, critiques et novel-

listes, avec le désir de réfléchir sur le « caractère problématique du statut générique de la nouvelle » (p. 7).

Le présent ouvrage, *La nouvelle : écriture(s) et lecture(s)*, rend compte de ce colloque, présidé par Jacques Cotnam et Anne Whitfield, tous deux professeurs à l'Université York. Le livre est divisé en deux volets, soit écriture(s) : « Théorie(s) et pratique(s) de la nouvelle » et « Lectures : réception critique et usage didactique de la nouvelle », et présente des analyses fort intéressantes. Mentionnons, à titre d'exemples, celles de Michel Lord (« La forme brève : genre fixe ou genre flou ? »), de Roland Bourneuf (« L'onirisme dans la nouvelle »), de Rosanna Furgieue (« La nouvelle dans l'enseignement du français langue seconde ») et de Marie-Josée des Rivières (« Les nouvelles de *Châtelaine* (1976-1980) »). De plus, soulignons qu'une « Bibliographie sélective de la nouvelle », où sont répertoriés principalement des ouvrages publiés après 1980, vient à la fois clore l'ouvrage et fournir des références permettant au lecteur de poursuivre son incursion dans l'univers du « récit bref ».

Enfin, ce livre ne manquera pas d'intéresser, ou à tout le moins de susciter la réflexion du critique, du créateur ou du

simple lecteur de nouvelles. « Genre encore mal connu » (p. 11), mais combien riche en possibilités, la nouvelle n'a définitivement pas fini d'alimenter la discussion.

Benny VIGNEAULT

◆ *Passion et Désenchantement*

Une étude sémiotique de l'amour et des couples chez Gabrielle Roy
Pierrette DAVIAU
Fides, Montréal, 1993, 198 p.

Avec l'étude de Pierrette Daviau, les éditions Fides nous proposent une lecture nouvelle et originale des romans et nouvelles de Gabrielle Roy. Cependant, c'est à une catégorie de destinataires particuliers que l'ouvrage s'adresse et ceux-là doivent-ils posséder une bonne connaissance du métalangage développé par les Greimas, Bakhtine ou Barthes pour passer à travers cette savante mais parfois rebutante lecture. Toutefois, l'auteure exprime clairement ses visées en avant-propos : si sa démarche peut intéresser toute personne soucieuse d'entrer autrement dans l'univers de la grande romancière, elle peut également servir de guide méthodologique pour les professeurs et les étudiants en lettres qui désireraient s'assurer une lisibilité maximale des portraits des couples et de leur évolution sous la plume de l'écrivaine entre 1939 et 1984. À noter qu'un lexique placé à la fin du livre explique la terminologie technique employée.

Ce sont d'abord les « éléments portrographiques » de *Bonheur d'occasion* qui sont regardés sous la loupe sémiotique. Comment les corps des personnages amoureux de l'œuvre sont-ils présentés ? Par « le voir » de la personne

aimée, apprend-on. Pierrette Daviau relève plus de 600 occurrences ayant trait aux yeux ou au regard dans ce roman. Comment le portrait des couples sans amour ou dont l'amour a fané s'insère-t-il, celui-là, dans le récit ? C'est ici la narratrice qui s'en charge et par le biais plutôt « du faire » des acteurs romanesques. Le portrait chez Gabrielle Roy n'est pas au service du récit : il le crée, nous montrera l'auteure ; il se combine à lui ; en ce sens, il génère sa continuité.

Les chapitres 2 et 3 s'installent pleinement dans le système des portraits d'une douzaine de couples identifiés : de Rose-Anna/Azarius (*Bonheur d'occasion*) en passant par Luzina/Hippolyte (*La petite poule d'eau*) jusqu'à Gabrielle/Stephen (*La détresse et l'enchantement*), l'écriture des corps constitue toujours le précat à l'écriture des âmes. On y apprend entre autres postulats que les partenaires n'existent et ne durent dans le mariage, qu'à condition d'être opposés à leurs conjoints ; c'est encore quand ils sont loin ou sur le point de se séparer à cause de la maladie ou de la mort que les partenaires mariés de Gabrielle Roy commencent à se manifester un attachement réciproque. On découvre aussi en chapitre 4 que plus la carrière de l'écrivaine avance, plus son écriture des corps et des portraits des couples sera personnalisée, sensualisée et sexualisée. Le pacte autobiographique permet d'intérioriser davantage le portrait amoureux et d'étaler son identité personnelle. Médéric et l'institutrice du récit *De la truite dans l'eau glacée* témoignent d'une nouvelle attitude descriptive ; plus tard, la relation sexuelle avouée de Gabrielle avec Stephen dans *La détresse et l'enchantement*

illustre plus éloquemment encore ces élans de sensualité que la romancière semble plus à l'aise de décrire vers la fin de sa vie.

Ce ne sont là que quelques conclusions dégagées de cette brillante étude de Daviau. Il faut savoir aussi que la spécialiste analyse une autre nouvelle de Gabrielle Roy, sans doute inconnue pour plusieurs lecteurs, *La source au désert*, qui avait été publiée dans *Le bulletin des agriculteurs* en 1946.

Ouvrage digne d'intérêt, *Passion et Désenchantement* ajoute une dimension certes neuve à la critique déjà imposante qu'a suscitée depuis son avènement l'œuvre de Gabrielle Roy. Toutefois, nous nous posons la question suivante : « décrypter », ainsi que le fait Pierrette Daviau, déchiffrer systématiquement et nucléariser de manière aussi complexe l'œuvre de celle qu'on a toujours considérée comme étant la plus humaniste de nos écrivains ne vient-il pas en quelque sorte à l'encontre même du sentiment qui, tout au long de sa vie, a porté cette femme à vouloir rendre son écriture accessible à tous ?

Christian BÉLANGER

◆ *Pionnières québécoises et regroupements de femmes 1970-1990*,

Simonne MONET-CHARTRAND

Les éditions du remue-ménage, Montréal, 1994, 367 p.

Le 18 janvier 1993, Simonne Monet-Chartrand décédait, laissant inachevé le deuxième volet de *Pionnières québécoises et regroupements de femmes*. Le premier volume, qui va

des débuts de la colonie jusqu'à 1970, a paru en 1990 ; le second, publié en 1994, couvre les années 1970 à 1990.

« Femme de projets et surtout de réalisations, elle nous a demandé de mener à terme ce manuscrit qu'elle prévoyait ne pas pouvoir achever. Cette promesse nous a permis de vivre encore avec elle, de partager son optimisme courageux, transmis par cet hommage à une nouvelle génération de pionnières », avouent en introduction (p. 9) les complices posthumes, Alain Chartrand, fils de Simonne, et Diane Cailhier. Même s'il faut convenir du caractère louable de l'entreprise, la pertinence n'en apparaît pas aussi évidente.

En fait, l'ouvrage se veut essentiellement la transcription du fichier de Simonne Monet-Chartrand qui, lui-même, aligne quantité d'extraits de documents de toutes sortes : volumes, articles de journaux et de revues, actes de colloques, mémoires, documentation personnelle et d'associations, etc. Le tout se divise en 15 chapitres thématiques qui présentent, en un salmigondis mal relevé, des guillemets qui s'ouvrent et se ferment sur nombre de personnalités, associations, maisons d'édition et faits divers.

Bref, voici donc une somme étonnante d'infor-



mations. La clientèle susceptible d'utiliser cette documentation aurait cependant apprécié davantage une consultation sur papier. Pourquoi, en effet, ne pas avoir déposé tout ceci dans un fonds d'archives créé en l'honneur de celle dont on a tant admiré la *Vie comme rivière* ? La mémoire de Simonne Monet-Chartrand tout autant que l'histoire des femmes et le plaisir du lecteur y auraient alors trouvé leur compte. « Hâtons-nous de succomber à la tentation avant qu'elle ne s'éloigne », proclamait Épicure. Au risque de contredire le philosophe, je crois que, dans le cas de certaines publications, l'absence s'avérerait sans doute préférable.

Anne CARRIER

◆ *Les figures de l'écrit*

Sous la direction de Louise MILOT et Fernand ROY
Nuit Blanche éditeur, Québec, 1993, 264 p.
(Collection « CRELIQ »)

C'est à partir de l'hypothèse selon laquelle tout texte romanesque tient un discours sur la littérature, ou prend position par rapport à l'activité d'écrire, qu'une équipe de chercheurs

s'est penchée sur l'inscription des « figures de l'écrit » dans une trentaine de romans, surtout québécois. Ces figures – un livre, un laissez-passer, une coupure de journal, une note ou encore un discours oral « formellement figé » tel un conte –, qui jouent un rôle déterminant pour la suite de l'anecdote, procurent ainsi au lecteur un accès privilégié à l'organisation sémantique de chaque œuvre.

Dans *Les figures de l'écrit*, ont été retenues huit études portant sur une quinzaine de romans québécois d'époques, de styles et de genres totalement différents : on va des *Habits rouges* de Robert de Roquebrune aux *Filles de Caleb* d'Arlette Cousture, en passant par les récits autobiographiques de Gabrielle Roy et par les *Chroniques du Plateau Mont-Royal* de Michel Tremblay. Chaque chapitre met en évidence un aspect méthodologique particulier. Ainsi l'ouvrage, au delà d'un simple recueil d'articles, se présente comme un manuel où, l'équipe répond à certaines études importantes – particulièrement celle d'André Belleau sur le romancier fictif –, montre que les figures de l'écrit permettent d'accéder au « projet énonciatif global » commun des œuvres d'un auteur et découvre qu'elles peuvent aussi mener à une définition du best-seller.

Ouvrage dense qui exige une bonne connaissance de la sémiotique greimassienne, *Les Figures de l'écrit* présente une relecture originale et intelligente de romans québécois, et invite à la redécouverte de notre littérature.

Louis FISET

LES FIGURES DE L'ÉCRIT

RELECTURE DE ROMANS QUÉBÉCOIS
DES HABITS ROUGES AUX FILLES DE CÉLESTIN

LOUISE MILOT ET FERNAND ROY,
SUS LA DIRECTION DE LOUISE MILOT ET FERNAND ROY
RICHARD DE ROQUEBRUNE, CHARLES GAGNON, GABRIELLE ROY, LAURENCE SAINT-PIERRE ET CÉCILE HORTHOFFER



NUIT BLANCHE ÉDITEUR

Les **joies**
de la lecture

Simone Bussières
Suzanne Paradis



Les *Joies de la lecture* propose des textes remplis de fêtes, de découvertes, de réflexions, d'aventures, de souvenirs d'enfance, d'images, d'émotions et de connaissances de toutes sortes. Des heures d'enchantement, de curiosité et de tendresse!

4^e année
(manuel de lecture)
ISBN 2-7601-3476-8
(232 p.) 17,95 \$

5^e année
(manuel)
ISBN 2-7601-3481-4
(256 p.) 17,95 \$

6^e année (manuel)
ISBN 2-7601-3491-1
(352 p.) 17,95 \$

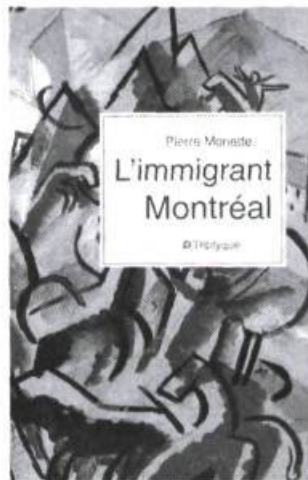


guérin Montreal
Toronto
4501, rue Drolet
Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada
Tél.: (514) 842-3481
Télé.: (514) 842-4923

◆ *L'immigrant Montréal*

Pierre MONETTE
Triptyque, Montréal,
1994, 79 p.

Si on veut donner un exemple de ce qu'est un essai, *L'immigrant Montréal* que vient de faire paraître Pierre Monette est tout choisi. L'auteur lui-même ne s'en cache pas qui, en guise de préambule, donne l'étymologie du mot essai : « *ex-agere* c'est à dire pousser, faire sortir ». Dans les dix textes de ce petit livre, dont la majorité avaient déjà été publiés dans *Le Devoir*, l'auteur choisit Montréal comme phare d'observation et revisite l'histoire du Québec, ancienne ou récente importe peu, en plaçant l'immigration, la condition autochtone, l'américanité et la langue sur les parois de sa lorgnette. Dès lors, le point de vue se fait nettement plus décapant et inverse le discours officiel : nous ne sommes pas américains, mais des européens déplacés qui refusent de s'accepter comme tels, les vrais américains étant les autochtones, mieux désignés en anglais sous le vocable *natives*. La plupart des concepts qui définissent la culture



sont ainsi battus en brèche, retournés comme un gant dont les paumes auraient été élimés par un usage abusif. L'auteur replace la civilisation québécoise dans sa double

appartenance européenne et américaine et se pose la question de l'identité dont Montesquieu avait trouvé la formulation à propos de la Perse : « Mais comment peut-on être québé-

cois ? », pourrait-on dire. La question, à laquelle avait déjà tenté de répondre Lise Gauvin, est sous-tendue dans ces textes d'opinion de Monette qui possèdent la rare qualité de sortir des sentiers battus, du discours *politically correct* si présent dans notre société nord-américaine. L'essayiste ne mâche pas ses mots et sait se les placer en bouche, comme un bon vin que l'on déguste, en jouant de formules-chocs et de figures de style qui ont le bonheur d'exprimer sa pensée avec verve et ironie.

De tous les thèmes abordés, celui de la langue et de son enseignement tient une place privilégiée ; la position de l'auteur est on ne peut plus nette : « Il m'apparaît bien plus souhaitable de parler, au Québec, dans deux cents ans, une nouvelle forme de créole que de conserver à tout prix la pureté d'une langue de Molière qui n'a déjà plus sa place que dans les musées de la francophonie » (p. 67). À propos de l'enseignement du français, l'auteur écrit : « On n'enseigne plus à penser et à réfléchir mais à reproduire fidèlement les idées et la langue des grands auteurs ; on ne forme plus les élèves : on les « conforme ». Un enseignant enseigne ; un instituteur institutionnalise... », et ainsi de suite. Plusieurs extraits seraient à citer tant le point de vue m'apparaît juste et pertinent dans le contexte actuel de l'éducation au Québec. *L'immigrant Montréal* vaut bien des rapports d'enquête oiseux et inutiles qui connaissent de brillantes carrières sur les tablettes de nos institutions garde-chiourmes. Lecteurs, lectrices, ne laissez pas la poussière tomber sur ce petit livre des rayons de nos librairies...

Roger CHAMBERLAND

MANUELS

◆ *Le français québécois : normes et usages*

Luc OSTIGUY et
Claude TOUSIGNANT
Guérin, Montréal,
1994, 247 p.

C'est un peu dommage que les auteurs n'aient pas intitulé leur ouvrage *Le français parlé québécois*, puisqu'il s'agit essentiellement d'un livre sur la façon de prononcer les sons du français au Québec.

Précédé d'une introduction générale fort intéressante, ce livre contient quinze chapitres sur différents aspects phonétiques du français québécois, suivis de six annexes techniques fournissant au lecteur des définitions ou des explications à propos de termes utilisés dans l'ouvrage et de dix-neuf figures illustrant des phénomènes articulatoires. Une bibliographie de 120 titres, de même qu'un index thématique assez détaillé couronnent le tout.

Ce qui me paraît le plus utile dans l'ouvrage, en plus de la présentation suffisamment nuancée pour nous faire comprendre la perspective linguistique et sociale des auteurs, ce sont les multiples exemples illustrant les faits évoqués. Grâce à une mise en page et à une rédaction soignées, on n'a pas de mal à identifier les faits rapportés. On y trouve les « e » caducs, les voyelles « i, u, ou, a, è, oi » et les nasales, les consonnes « t, d, r, et l », de même que l'assimilation, la liaison, la fusion et la réduction des voyelles et des consonnes et la célèbre diphtongaison.

Notons que l'ouvrage s'adresse en particulier aux enseignants et enseignantes et dispense des conseils et avis sur l'enseignement de la prononciation. Ses aspects techni-

ques rebuteront sans doute les non-initiés à la phonétique, mais pourront être utiles aux initiés. Les auteurs abordent la question de la norme avec la souplesse qui convient à leur projet pédagogique dans l'esprit du programme d'enseignement du français au Québec. Les récapitulatifs qui terminent chacun des chapitres témoignent d'un bon esprit de synthèse.

Au total, il s'agit d'un ouvrage de phonétique québécoise articulé et soigné, en plus d'être relativement exhaustif. Mon biais originel de phonologie me laisse à penser qu'une préoccupation phonologique, c'est-à-dire axée sur le système dans lequel les éléments sont organisés, aurait pu rendre plusieurs descriptions plus simples et plus « vraies », en particulier les chapitres 2 et 3 sur l'assimilation et le relâchement des voyelles, que les auteurs auraient pu facilement traiter en se référant à la structure syllabique du français.

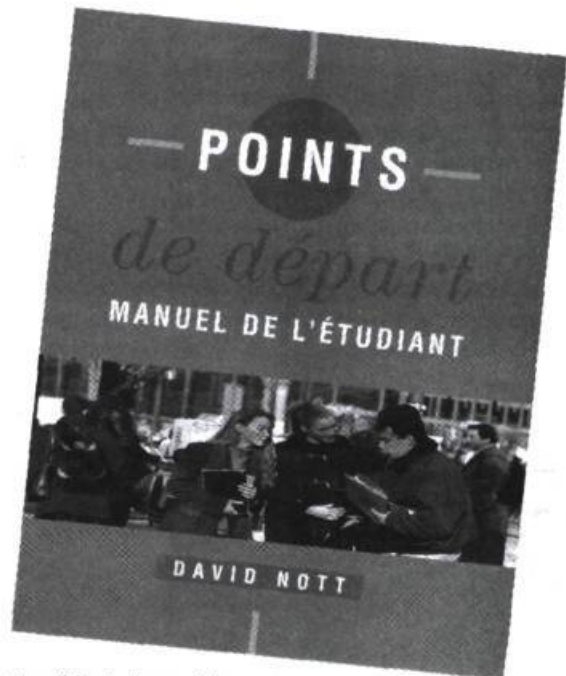
Gilles BIBEAU

◆ *Points de départ. Manuel de l'étudiant*

David NOTT
Hodder & Stoughton,
Grande-Bretagne, 1993, 257 p.

Contrairement à ce que propose le titre de cette méthode de français pour non-francophones, *Points de départ* n'est en rien une méthode pour débutants : elle s'adresse plutôt à une clientèle d'étudiants qui ont une connaissance certaine du français langue seconde (ou même troisième), comme c'est bien souvent le cas en Europe à l'entrée à l'université.

C'est essentiellement par une dizaine de points thématiques (présentation, loisirs, médias, etc.) que se divise



cette méthode. Les sujets proposés sont principalement l'occasion pour l'étudiant de s'imprégner de culture française. Par une série de textes authentiques (médiatiques ou littéraires), l'étudiant reverra ou apprendra nombre de points de grammaires qu'il pourra réutiliser tant oralement que par écrit dans des exercices prévus. En ce sens, *Points de départ* ne va pas tout à fait dans le courant des méthodes prisées actuellement en Amérique du Nord, qui sont plus axées sur la communication orale à chaque étape de l'apprentissage, alors que *Points de départ* tient d'une progression qui va de l'examen du texte par l'étudiant à un travail en équipe de deux, puis à des échanges en classe sur le sujet traité dans chaque leçon. Plusieurs préféreront cet engagement oral progressif de l'étudiant, plus rassurant pour la plupart des apprenants.

Si l'on doit émettre une réserve en ce qui a trait à la présentation parfois trop chargée à l'intérieur de chaque point thématique, il faut admettre que ce livre n'est pas avare de notes et de renvois des plus pertinents (indication des niveaux de langue, terminologie

grammaticale, points de grammaire, prépositions à choisir dans certaines constructions verbales et adjectivales, etc.).

Le manuel de l'étudiant de *Points de départ* rend agaçants le cours audio et le guide du professeur qui complètent cette méthode qui n'a rien à envier aux plus récentes publications d'origine francophone dans l'enseignement du français langue seconde.

Claude GRÉGOIRE

NOUVELLES

◆ *Les prophètes*

Sylvain TRUDEL
Quinze, Montréal,
1994, 233 p.

Il est impossible de rester de marbre à la lecture du recueil de nouvelles *Les prophètes* de l'auteur du *Souffle de l'harmattan*. Ces vingt récits vivent en effet d'une sorte d'écriture charnelle, en ce sens qu'elle pénètre dans les chairs des personnages pour en faire

éclater comme par magie une gerbe plus que fantaisiste qui peut surprendre l'esprit trop cartésien, mais réjouit à tout coup cet instinct ludique du lecteur attentif et ouvert. Le passé réinventé des protagonistes, lequel compose une enfance parfois cauchemardesque, une adolescence qui côtoie trop, hélas, la mort omniprésente, ou bien l'âge adulte des regrets et des peurs, offre quelquefois cependant une oasis de fraîcheur et de tendresse. L'univers du noveliste en est un de réflexions sur la vie et ses inévitables traquenards. « Mourir de la hanche » m'apparaît une des plus réussies, car elle touche à la fibre même de l'indéfinissable, à savoir la lucidité de l'enfant qui pressent, à cause d'une maladie exécrable, que la vie qui lui reste vaut tout son pesant d'or.

Conteur qui invente des aventures parfois étonnantes, Sylvain Trudel a la trempe et surtout l'imagination d'un créateur. Fêru de théosophie, de kabbale et de tout ce qui touche au surnaturel, il se promène alors avec aisance dans les dédales plus que sinueux de la psychologie humaine. On peut dire que la beauté de la langue atteint des sommets : toutefois certaines erreurs d'orthographe et de syntaxe viennent malheureusement ternir le charme de l'imaginaire.

Yvon BELLEMARE

◆ *Nouvelles orientales et désorientées*

Ook CHUNG
Éditions de l'Hexagone,
Montréal, 1994, 160 p.
(Collection « Fictions »)

S'il est un lien qui unit les nouvelles si différentes de ce

recueil, c'est bien cette même atmosphère, à la fois réaliste et merveilleuse, qui se dégage de chacune et qui est caractéristique de ce que l'on a appelé « le réalisme magique ». Chaque nouvelle convie le lecteur à un nouveau voyage dans « son » univers, parfois intrigant, parfois déroutant, mais toujours captivant, où le fantastique le guette à chaque page. Au carrefour des civilisations occidentale et orientale (il est né au Japon de parents coréens et a immigré tout jeune à Montréal), Ook Chung présente ici sa première œuvre, *Nouvelles orientales et désorientées*. À propos de ce recueil, l'auteur souligne que « l'esthétique du dépaysement n'est ici qu'un prétexte pour désorienter le lecteur et le convier à un voyage intérieur, [...] vers ce continent noir peuplé par les fantômes et les forces occultes du quotidien ». En effet, ce sentiment de « désorientation », de va-et-vient déstabilisateur entre les nouvelles suscite l'intérêt et entraîne le lecteur à découvrir la suivante.

Que ce soit à travers des thèmes comme la vieillesse, le passage du temps, la solitude, l'amour et la mort, l'auteur aborde des situations qui, à première vue, pourraient paraître banales, mais qui, traitées avec une imagination fertile, sortent immanquablement de l'ordinaire. Avec son style agréable, vivant et coloré, l'auteur ne manque pas de faire sourire (« Le royaume silencieux »).

S'inspirant entre autres de Stéphane Mallarmé, d'Anne Hébert, de Lao Tseu, de Kenzaburo Oé, ou encore simplement de la Bible, Ook Chung puise dans un terreau littéraire à la fois oriental et occidental pour livrer des nouvelles riches, amusantes,



surprenantes et... « désorientées ». À lire, si le goût de l'exotisme et des situations cocasses vous intéresse.

Benny VIGNEAULT

◆ *Pense à mon rendez-vous*

Hélène RIOUX
Québec/Amérique, Montréal,
1994, 142 p.
(Coll. « Littérature d'Amérique »)

Tirées de diverses revues ou d'ouvrages collectifs, sous des titres quelquefois modifiés et dans des versions souvent remaniées, les nouvelles qui composent *Pense à mon rendez-vous* s'inspirent des multiples rencontres possibles avec la mort.

L'ultime rendez-vous qui attend dix femmes, jeunes ou vieilles, se dévoile à chaque fois sous un nouveau visage. La mort apparaît comme une boisson enivrante qui soulage Anne de son profond ennui d'adolescente, un cruel ravisseur qui enlève des enfants pour les mutiler ou un mal inévitable qui, malgré les efforts de Françoise pour garder sa jeunesse, putréfie lentement son corps d'ancienne actrice. Elle se veut aussi symbolique, lorsque le

fil de Soledad passe de l'enfance au monde des adultes, et imaginaire, quand une narratrice invente la fin tragique d'une étudiante égorgée par son copain jaloux.



Les dix nouvelles sont entrecoupées d'un dialogue entre un personnage et la Faucheuse. Cette discussion permet d'étoffer le portrait, déjà esquissé par les différents récits, de celle qui nous attend tous. La mort est parfois présentée comme l'oasis qui procure le havre aux âmes en déroute et qui donne un sens à l'amour et aux rêves. Mais elle prend également les traits d'une bête qui attaque sournoisement et qui s'amuse avec les humains.

Les nouvelles du recueil, d'une écriture toujours juste et efficace, nous plongent rapidement dans chacune des atmosphères, mais leurs dénouements, par leur manque d'originalité et par la façon dont ils semblent plaqués, déçoivent presque à tout coup. Bref, à l'image de son personnage principal, *Pense à mon rendez-vous* laisse plutôt froid.

Mireille TREMBLAY

◆ *Tu ne me dis jamais que je suis belle et autres nouvelles*

Gilles ARCHAMBAULT
Boréal, Montréal,
1994, 156 p.

Douze nouvelles, ponctuées de onze croquis rapides comme des pochades, composent le troisième recueil de nouvelles de Gilles Archambault, *Tu ne me dis jamais que je suis belle*. On ne se lasse pas de retrouver sous sa plume, même s'il semble les ressasser comme dans ses romans et essais, les thèmes sans cesse renouvelés de la vie et de la mort et les obsessions et fantasmes qui



hantent ses personnages, images sans doute fidèles, dans leur transposition, de l'auteur lui-même. Contrairement à l'habitude, la nouvelle éponyme n'ouvre pas la marche mais est précédée de « Le père, le fils », qui marque d'emblée le lancinant tourment des nombreux pères qui habitent le recueil : la difficile relation qui les unit/ou les sépare. S'agit-il de réactiver des amours mortes, de ranimer la beauté de visages flétris par la vieillesse, d'évoquer par le souvenir l'amertume résignée de l'homme devant la fuite inexorable du temps, le pesant ennui de la solitude, les décep-

tions accumulées au fil des jours, toujours l'écrivain nous tient sous le charme d'une écriture à la fois spontanée, vivante, naturelle, et efficace dans son ironie. De fines notations psychologiques à faire jaunir d'envie certains psychanalystes, une gravité réfléchie teintée d'un humour parfois noir confèrent à l'ensemble une profondeur qui se retrouve dans l'émotion des narrateurs et personnages. En une sorte de pas de deux, les ébauches voisinent avec les nouvelles et leur font une habile concurrence par le trait vif qui les traverse. La haine du père et l'amour maternel, déjà évoqués dans *Un après-midi de septembre* – et ailleurs –, sont traités avec le même cynisme, la même cruauté ou la même tendresse, tandis que la vieillesse et la mort imprègnent presque toutes les nouvelles, et les croquis. Enfin, ce qui fait l'attrait du recueil, c'est la chute non pas imprévisible ou inattendue de chaque nouvelle, mais son caractère surprenant. Et que dire de la qualité de l'édition ? Elle double le plaisir de la lecture !

GILLES DORION

PÉDAGOGIE

◆ *La question de l'identité. Qui suis-je ? Qui est l'autre ?*

Sous la direction de Christiane GOHIER et Michaël SCHLEIFER
Les Éditions Logiques,
Montréal, 257 p.

Quels aspects, parmi les éléments psychologiques, sociaux et culturels façonnent l'identité de l'individu que nous sommes ? Comment cette identité réagit-elle aux transformations personnelles et sociales dans lesquelles nous interagissons

avec l'autre ? L'école a-t-elle un rôle à jouer dans l'élaboration de l'identité chez l'individu et si oui, quel est-il ? Ce sont là les principales questions auxquelles tentent de réfléchir les auteurs de cet ouvrage. Deux idées sous-tendent ce livre :

1) les dimensions individuelle, groupale et sociale, en interaction les unes avec les autres, structurent l'identité de l'individu ; cet individu, par le sens qu'il donne à son expérience personnelle et relationnelle, contribue à la construction et reconstruction constante de son identité ; 2) l'école doit offrir à l'enfant un support à l'élaboration de son identité et un espace commun à la rencontre avec l'autre. Des pistes sont proposées : soutenir certains aspects du développement cognitif de l'enfant en lien avec la constitution de l'identité (Aboud et Doyle, Brief) ou amener l'enfant à l'apprentissage de la négociation avec l'autre à travers la coopération, les jeux de rôles, la sensibilisation aux similitudes et différences entre chacun, etc. (Gohier, Brief, Turgeon). La majorité des articles offre une réflexion philosophique et épistémologique sur l'identité (Brief, Schleifer, Turgeon, Roumanes) sans que les propos des auteurs ne soient toujours accessibles au lecteur (nous pensons aux articles de Schleifer et Roumanes). Deux autres articles proposent une revue de la littérature sur l'articulation de l'identité individuelle et sociale (Gohier) ou sur l'identité sexuelle et l'identité de genre (Brunel). Ce dernier article est particulièrement intéressant et assez complet, bien que le texte ne soit jamais situé par rapport au thème du livre qui se veut une réflexion sur l'identité et l'éducation interculturelle en milieu pluriethnique. Soulignons le

très bon article de Sandra Weber dans lequel celle-ci propose l'autobiographie comme instrument permettant aux enseignants de réfléchir aux différentes dimensions qui ont contribué à l'élaboration de leur identité actuelle et à l'importance, entre autres, de la relation enseignant-élève dans la constitution identitaire de la personne. Cependant, étant donné la diversité des textes, d'inégale qualité, nous aurions apprécié que soit proposé un chapitre faisant une synthèse du livre, une reformulation de quelques grandes questions et une mise en lumière des différentes pistes éducatives proposées, même si elles sont peu nombreuses.

Michèle NORMAND

◆ *Le résumé*

1. *Initiation (93 p.)*,
2. *Perfectionnement (95 p.)*
Dirigé par Hélène SABBAAH
Hatier, Paris, 1994.
(Coll. « Les Méthodiques »)

Faire un résumé n'est pas un exercice aussi facile que certains le croient. Au secondaire, les élèves sont souvent soumis à une telle tâche sans avoir bénéficié d'un apprentissage suffisant sur le sujet. La raison est simple : le résumé ne faisant pas partie intégrante du programme officiel de français, on ne retrouve que peu d'activités d'apprentissage liées à ce type de production dans le matériel didactique québécois actuel. La situation est fort différente en France puisque cet exercice est obligatoire pour l'obtention du baccalauréat français. Hatier, dans sa collection « Les Méthodiques » dirigée par Hélène Sabbah, a publié deux cahiers d'apprentissage sur le résumé.

Ceux-ci sont destinés particulièrement aux élèves de fin secondaire et du collégial.

Ces cahiers initient l'élève à la technique du résumé et comportent des règles précises à respecter. Grâce à une approche méthodique et progressive, l'élève apprend à se les approprier et à les appliquer dans ses propres résumés. Les tâches sont graduées par le biais d'activités d'observation, d'identification, de vérification et de production facilitant grandement le développement de son savoir-faire.

Chaque chapitre du premier cahier est consacré à une difficulté spécifique de l'exercice :

- la réduction de texte : diverses techniques pour abréger le texte de départ au quart de sa longueur y sont présentées ;
- le respect du système d'énonciation : l'on fournit à l'élève des stratégies lui permettant d'identifier et de respecter, entre autres, le système pronominal du texte ;
- le respect du sens du texte : l'élève y est amené à l'aide de points de repères comme les réseaux lexicaux, le découpage en paragraphes et les liens logiques ;
- sans oublier quelques règles particulières : l'utilisation des guillemets, des citations, du style direct dans le résumé ;
- enfin, la production de résumé : à partir de textes d'environ 350 à 400 mots, l'élève est alors en mesure d'appliquer l'ensemble des règles présentées dans les chapitres précédents.

Le deuxième cahier s'inspire également de la même démarche en proposant toutefois des exercices plus complexes portant sur les mêmes difficultés.

Somme toute, ces cahiers pourraient être une source de référence intéressante pour les

enseignants et les enseignantes de 5^e secondaire et du collégial qui font écrire des résumés. De toute évidence, même si ces cahiers ne peuvent être utilisés intégralement et nécessitent une adaptation, ils constituent, malgré tout, un instrument précieux pour éclairer et soutenir l'enseignement.

Francine NOISEUX

POÉSIE

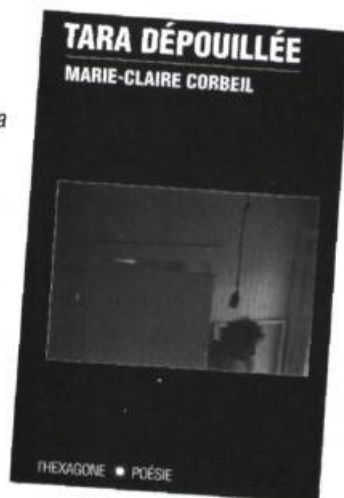
◆ *Tara dépouillée*

Marie-Claire CORBEIL
L'Hexagone, Montréal,
1994, 65 p.

Après avoir fait paraître *Inlandis* aux Éditions Guernica en 1987, un recueil de poésie salué par la critique, puis *Comment dire* en 1990, toujours chez le même éditeur, Marie-Claire Corbeil publie *Tara dépouillée*, aux éditions de l'Hexagone. Voilà un livre de proses poétiques qui nous amènent dans un univers singulier où les personnages s'observent, se blessent et s'aiment tout à la fois. Qu'ils se nomment Agar, Zou, Liam, Jalal ou Tara, *Tara dépouillée*, présente des personnages tout droit sortis d'une fable, plus encore d'une saga familiale dont l'essence tient dans cette affirmation : « Il n'y a rien d'autre à dire. Charger les faits et gestes. Armer la mémoire, gestes obscènes ou caresses ». Moins poème que récit, *Tara dépouillée* c'est l'histoire passée et présente des relations licites et illicites qui se nouent à l'intérieur d'une famille, c'est l'aventure des hommes et des femmes, frères et sœurs peu importe, portés par leur désir, mais plus encore

par leur recherche de pureté et de lumière. Si Liam passe des heures à contempler le corps nu de Tara, « C'est pour être à l'intérieur, c'est pour être dans la blancheur de Tara la lumière du corps de Tara [...] ».

Les faits et gestes sont évoqués plus que racontés sur un mode feutré par une narratrice extradiégétique qui, se plaçant hors récit, enregistre les variations subtiles et les mouvements sensibles de ces êtres fragiles dans leur quotidien partagé. Le secret qui lie le frère et la sœur et scelle leur destin dure depuis assez longtemps pour être indéfectible. Dès les premières lignes, on est saisi par l'ampleur du drame qui affecte Tara, impression que la lecture viendra nuancer et approfondir dans une prose qui force plus



souvent du côté du réel que du lyrisme emporté.

Roger CHAMBERLAND

RÉCITS

◆ *Bonjour, Charles !*

Jean O'NEIL
Libre Expression, Montréal,
1994, 136 p.

Inspiré par la naissance prochaine de son petit-fils Charles, Jean O'Neil visite des coins de pays, des sites fétiches du Québec en s'imaginant pouvoir enseigner à son descendant les beautés et l'histoire de la province. Journal de voyage, *Bonjour, Charles !*



présente de courtes chroniques (quelques-unes ont d'ailleurs été publiées dans *La Presse* au cours de l'été 1993) où s'entremêlent les leçons d'histoire, les descriptions de paysages, les souvenirs personnels de O'Neil et les recettes typiques aux régions visitées.

Présentés de façon chronologique, ces extraits de monologues du grand-père (adressés au petit-fils) expriment bien l'idée de parcours. Parcours du voyageur qui prend plaisir à décrire ce que ses yeux voient, ce que son cœur découvre, ce qui excite ses papilles. Parcours du grand-père qui s'amuse à faire revivre les fantômes de certains lieux, à évoquer des souvenirs rattachés à des endroits bien précis. Parcours de l'écrivain qui,

malheureusement, ne réussit pas à se détacher de la réalité par des allusions fréquentes à la politique, à l'actualité de l'été 1993. Fait malheureux, c'en est un, puisque ce journal de voyage, sans cette obstination à vouloir découvrir en différents coins de pays l'ombre du système politique canadien, pourrait certainement quitter la banalité des écrits typiques aux voyages et acquérir, grâce à son lyrisme simple et envoûtant, une intemporalité touchante ; *Bonjour, Charles !*, avec la chaleur de la relation entre l'aïeul et son futur descendant, pourrait devenir un témoignage combien humain de la beauté et de la richesse du Québec.

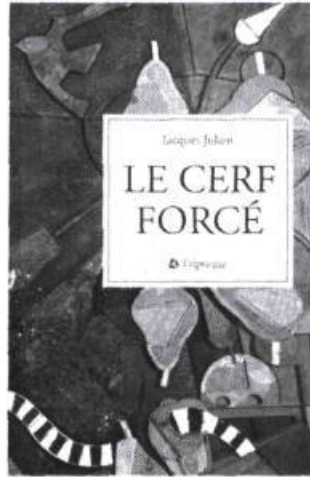
Homme d'âge mûr, Jean O'Neil nous livre sans pudeur le flot des pensées que lui suggèrent ses escapades juvéniles – grâce à une douce folie, celle de s'enfuir et de découvrir –, ses voyages d'approfondissement – en professeur qui fait surgir l'histoire de toute parcelle de terrain – et ses nécessaires dépaysements, communs à chacun d'entre nous, reflet de l'humanité sensible en chaque humain. C'est avec grand bonheur que nous lisons cette pièce de littérature intime.

René AUDET

◆ *Le cerf forcé*

Jacques JULIEN
Triptyque, Montréal,
1993, 171 p.

Après *Le divan*, publié en 1990, Jacques Julien revient avec une seconde œuvre de fiction. En explorant toujours les éléments propres à la culture québécoise, l'auteur pose, dans *Le cerf forcé*, un regard de l'intérieur sur l'Église et la vie monastique. Alors que le récit s'ouvre sur un scandale d'ho-



mosexualité et de suicide au sein d'une communauté religieuse, la suite raconte en rétrospective le parcours théologique et personnel de l'un d'entre eux qui découvre à la fois la face cachée de l'Église et celle, plus troublante, de la vie.

Par une écriture habile et sensuelle, l'auteur parvient à faire percer au lecteur le silence des monastères et à pénétrer les coulisses d'une religion corrompue par le pouvoir. La prose poétique donne à certains passages l'allure de chuchotements qui évoquent l'ambiance discrète et réservée des lieux de culte religieux, alors qu'à d'autres, la violence et la laideur éclatent avec grandeur, particulièrement dans les portraits saisissants qu'on y fait des personnages.

Cependant, les qualités d'écriture et l'originalité du thème sont parfois supplantées par une structure temporelle mal définie ainsi que par l'ambiguïté avec laquelle on désigne les différents personnages. Nommés selon leur fonction et leur position hiérarchique (sans oublier les nombreux synonymes), il devient parfois difficile de discerner le « Maître » du « Doyen » ou de reconnaître « l'Aspirant », sous le vocable « Postulant ». Somme toute, *Le cerf forcé* demeure une lecture

exigeante qui demande patience et persévérance mais qui récompense par une écriture poétique admirable.

Josée BOISVERT

◆ *Louis Hémon, Œuvres complètes, tome II*

Édition préparée, présentée et annotée par Aurélien BOIVIN
Guérin littérature, Montréal,
1993, XLIII, 998 p.

L'objet que vous tenez entre vos mains est impressionnant, à la fois volumineux et luxueux : «... volume de près de 1 000 pages, relié pleine toile, aussi disponible avec boîtier », dit le prière d'insérer. De « format Colombier in-octavo, composé en Bookman corps 12 », l'exemplaire dont vous achevez la lecture porte le numéro 340, le « tirage de la présente édition [ayant] été limité à deux mille exemplaires numérotés », et est imprimé « sur papier Rolland ivoire alpaca », selon l'achevé d'imprimer/la justification de tirage. De toute évidence, Guérin littérature n'a pas lésiné sur les moyens et a décidé de choyer Louis Hémon : le tome II des *Œuvres complètes* de celui-ci, édition préparée, présentée et annotée par Aurélien Boivin, semble bien, en tout cas, témoigner de telle intention et vouloir rendre hommage à l'auteur français né à Brest en 1880 et mort à Chapleau (Ontario) en 1913. Auteur qui a longuement vécu en Angleterre, brièvement au Québec où fut écrit *Maria Chapdelaine*, et dont la presque totalité de l'œuvre fut publiée à titre posthume, l'essentiel des textes publiés de son vivant se trouvant justement dans ce tome II.

Or celui-ci, « près de 1 000 pages » donc si l'on compte les pages de notes et

de bibliographie (p. 843-993), et plus de 1 000 pages si l'on ajoute les pages de présentation numérotées en chiffres romains, est exclusivement consacré à des textes sportifs. De fait, il regroupe trois titres : *Les récits sportifs* (p. 7-318) qu'Aurélien Boivin et Jean-Marc Bourgeois avaient fait paraître en 1982 aux Éditions du Royaume (Alma) et dont nous avons présenté un compte rendu dans *Livres et auteurs québécois* de cette année-là ; *Les chroniques sportives* auxquelles s'ajoutent le texte de dépêches sportives anonymes qu'A. Boivin attribue sans hésiter à Hémon (p. 319-686), inédites en volume avant ce tome II ; et *Battling Malone pugiliste* (p. 687-841), roman « écrit à Londres, vers la fin de l'année 1909 » (p. XXX) et publié pour la première fois chez Grasset en 1925. Publiés du vivant de l'auteur, les textes composant *Les récits sportifs* et *Les chroniques sportives* le furent dans divers journaux et revues entre 1904 et 1913.

Même si vous n'êtes pas toujours absolument sûr qu'avec *Battling Malone* « Louis Hémon a écrit le roman sur la boxe » (p. XLIII), vous devez rendre à Aurélien Boivin ce qui lui est dû : après la parution de ce tome II des *Œuvres complètes*, pour qui donc ne sera-t-il pas clair, encore, que Louis Hémon n'est pas seulement l'auteur de *Maria Chapdelaine* ? Qui plus est, que des liens très nets existent entre les diverses productions littéraires d'Hémon ; entre *Les récits/chroniques* et *Battling Malone*, bien sûr, mais aussi entre ce roman et *Maria Chapdelaine* : relire, pour s'en convaincre rapidement, l'incipit des deux romans.

Au moment où Hémon écrit sur le sport, celui-ci est à se

donner, dans l'effervescence, les structures que nous lui connaissons aujourd'hui. Amoureux des sports, tenant du développement harmonieux du corps et de la ténacité qui permet de connaître ses moyens et ses limites, Hémon sait aussi que toujours le commerce guette. Que, de même, nationalisme et pratique sportive ont souvent le goût de ne pas s'exclure l'un de l'autre. Et faut-il noter qu'à la même époque que Louis Hémon, Alfred Jarry a aussi écrit de belles choses sur le sport ? Que dès avant 1910, Arthur Cravan pratiquait la boxe ? Hémon, Jarry, Cravan : paradoxal trio de littérateurs sportifs français en ce début du siècle !

Quelques détails, pour terminer : dommage que, dans un livre de cette qualité, la table des matières ne soit pas parfaitement réussie ; dommage aussi qu'on doive lire *Chronique sportives* à la page 319. Et puis, contrairement à ce que dit la note 14 en page 974, Georges Carpentier n'a pas battu Jack Dempsey pour devenir champion de boxe toutes catégories ; il a plutôt été battu par Dempsey lors de ce célèbre combat.

Ronald BÉRUBÉ

◆ *Rivière des Outaouais*

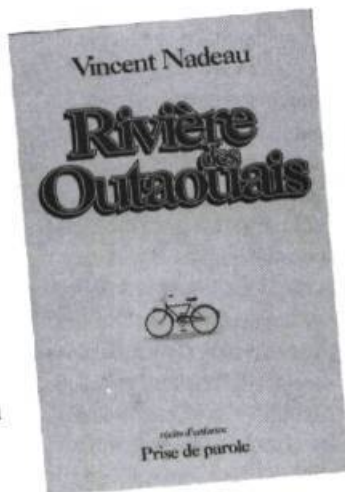
Vincent NADEAU
Prise de parole, Sudbury,
1994, 125 p.

Le dernier livre de Vincent Nadeau, professeur de littérature à l'Université Laval, est un recueil de récits d'enfance. À la lecture, il n'y a pas moyen de savoir si les faits relatés sont vrais ou imaginaires. Le mystère reste complet sinon que la quatrième de couverture nous apprend que Nadeau a grandi,

comme son jeune héros, sur la rive ontarienne de la rivière des Outaouais. Ce héros est un petit garçon qui vit diverses aventures racontées à la première personne du singulier en seize récits autonomes.

L'éveil à la vie de quelqu'un en plein devenir est peint ici dans un style riche et ironique. Il en ressort pour le lecteur une impression de soleil d'été et de farniente. Toutefois, l'ensemble du recueil laisse transparaître une certaine mélancolie. Le narrateur semble être le héros, rendu à l'âge adulte, qui se penche avec nostalgie sur son enfance. L'amitié, les rivalités enfantines, le regard critique sur les adultes, l'amour, la religion, l'intolérance, les livres et bien d'autres sujets plus ou moins graves forment la toile de fond de ces récits d'éveil à la vie.

La naïveté et la cruauté font partie intégrante de la vision que l'enfant porte sur son univers et l'auteur, avec une ironie maîtrisée de main de maître, les rend de façon très juste et lucide. C'est peut-être la raison pour laquelle des sujets cent fois rebattus dans la littérature nous paraissent, dans ce livre, frais et originaux.



Rivière des Outaouais, c'est une brise estivale susceptible de nous faire oublier les

rigueurs du climat et nos désillusions du monde des adultes. Serions-nous au paradis du lecteur ?

Ricardo CODINA

RÉPERTOIRE

◆ *Théâtre québécois : 146 auteurs, 1067 pièces résumées*

Répertoire du Centre des auteurs dramatiques, édition 1994
VLB éditeur/CEAD, Montréal,
1994, 405 p.

Quatre ans après avoir effacé le syntagme « d'essai » de son nom, le Centre des auteurs dramatiques présente la quatrième édition de son répertoire, augmentée et mise à jour. Par ordre alphabétique d'auteur, on retrouve une notice biographique, une théâtregraphie complète, les synopsis des pièces originales, l'année d'écriture, la date et l'endroit de la création, la durée du spectacle, le nombre de personnages et le public visé. Suivent un album de photo de productions presque exclusivement montréalaises, puis des index des auteurs, des titres, des pièces pour enfants et pour adolescents, et des traducteurs. Facile à consulter, le répertoire du CEAD s'avère un outil très utile pour celui qui désire produire et diffuser le théâtre québécois, mais deviendrait indispensable si l'on y ajoutait les coordonnées des auteurs et de leurs agents.

De plus, notons bien qu'il s'agit d'un catalogue des œuvres des membres du CEAD. Il y a donc des absents : pensons à des dramaturges qui gagnent de l'importance comme Michel Nadeau ou Jean-Frédéric Messier, ou à des pièces de certaines jeunes

compagnies, particulièrement de la région de Québec. Mais encore, ce répertoire soulève une question plus fondamentale : quelle est la place du texte dans le théâtre actuel ? En effet, comment peut-on recenser les pièces québécoises sans oublier le travail de Robert Lepage ou de Gilles Maheu, où les rapports entre le texte et la scène se sont complètement transformés ? Il revient donc aux universitaires d'établir, à l'image du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, un véritable inventaire du théâtre d'ici. Avis aux intéressés !

Louis FISET



REVUE

◆ *L'Année de la science-fiction et du fantastique québécois (1991)*

Collectif sous la direction de
Claude JANELLE
Logiques / Le Passeur,
Montréal, 1994, 256 p.

Dans le milieu toujours très actif de la science-fiction et du fantastique, la publication de *L'Année de la science-fiction et du fantastique québécois (1991)* n'est pas négligeable : elle est en soi la consécration

d'une pratique littéraire souvent négligée par la critique, et elle constitue l'amorce d'une réflexion critique essentielle sur ces genres.

L'Année de la science-fiction et du fantastique québécois avait survécu, au début des années quatre-vingt-dix, à des problèmes d'édition et à un remaniement majeur dans l'équipe de rédaction, ce qui avait retardé de près de trois ans la parution du millésime 1990. On doit aujourd'hui admettre que ce collectif, sous la direction de Claude Janelle, a repris la forme pour la recension de la production de 1991. Maintenant soulagée des quelques fictions (qui, au demeurant, était souvent fort bonnes) et du « palmarès » des fictions les plus appréciées par la critique, *l'ASFFQ* revient à son rôle premier : effectuer la recension de l'entière production fictionnelle québécoise, puis jeter un regard sur les revues, études et événements marquant une année entière. Le retour à une équipe de rédaction élargie pour l'année 1991 permet notamment un meilleur éventail critique, même



si plusieurs des critiques voient leurs œuvres recensées dans ce même numéro.

L'écart de trois ans entre la parution du collectif et la production commentée ne

devrait aucunement gêner le mordu qui trouvera, en ce collectif, un ouvrage de référence des plus utiles.

Claude GRÉGOIRE

ROMANS

◆ *Comme au ciel*

Diane JEAN et Gaëtan NADEAU
VLB éditeur, Montréal,
1994, 124 p.

Écrire un roman à deux ? Facile... du moins, c'est ce dont les deux auteurs de *Comme au ciel* réussissent à nous convaincre avec une aisance déconcertante. L'une est bachelière en art dramatique, auteure de pièces de théâtre, comédienne à l'occasion et animatrice de radio à CIBL. L'autre est également bachelier en art dramatique, comédien, humoriste et a participé à plusieurs productions dans les domaines du théâtre, de la danse, du cinéma et de la performance. Déjà, leur duo semble irrésistible.

Irrésistible, leur roman l'est aussi. « Certaines personnes se consacrent à la création : afin que ceux qui regardent l'œuvre frémissent. Ce frémissement indique que tout est fragile et que, même si la dérision est obligatoire en ces temps troubles de grand baissement de bras, la beauté d'une œuvre peut faire oublier toutes les détresses passées » (p. 20). Sandra, jeune peintre à la recherche de la célébrité, et Sylvain, jeune écrivain aux manuscrits rejetés, connaîtront ces moments de détresse et de folle angoisse. Armés de détermination et de mille idées prometteuses, ils s'enfoncent dans la vie tête première... et perdent quelques cheveux ! Mais les multiples déboires des



deux tourtereaux, loufoques ou pénibles, découlent secrètement la confiance qu'ils ont en eux. Du vague sentier auprès duquel Sandra et Sylvain se tenaient debout, ils n'ont franchi, à la fin, qu'un grand pas : ils en ont éclairci les contours. Là peut-être trouveront-ils enfin ce qu'ils cherchent.

Comme au ciel propose une réflexion sur l'art, sur la société, sur la vie et la jeunesse, sur les portes qu'on ferme, sur celles qu'on voit parfois s'entrebâiller. Les chapitres très succincts donnent l'effet d'un clin d'œil aux personnages, alors que leurs titres piquent la curiosité autant qu'ils charment. Moderne et débordant d'imagination, le roman plaît par sa franchise, sa vérité. L'œuvre est délicieusement imprégnée d'humour, de fraîcheur et de sensibilité. L'écriture débridée, mais intelligente, est parsemée ici et là de métaphores dignes des plus grands trophées.

Une génération est mise sur papier, avec la confusion et les écueils qui l'habitent et la quête d'un bonheur à venir. Retrouver Sandra, Sylvain et leur univers, c'est souvent « se » retrouver.

Jenny LANDRY

◆ *Eldorado*

Pascal MILLET
La Pleine Lune, Lachine,
1994, 179 p.



« La vie est comme un cycle, un cycle où chaque élément se maintient et se répète dans l'éternité » (p. 97). Frank Kavinsky, personnage central et principal narrateur du roman *Eldorado*, l'apprend bien vite à ses dépens. Son errance quelque peu fantomatique au milieu des autres humains, ces « petites fourmis », est guidée par le souvenir d'Anna Muller, de regrettée mémoire. Il la cherche partout dans une quête acharnée, ce qui n'est pas sans rappeler *Le Vieux Chagrin* de Jacques Poulin. Mais bientôt, Soledad (« solitude » en espagnol), par sa ressemblance troublante à la défunte, bouleverse la vie de Frank et lui fait connaître un bonheur entrecoupé de malheur. Elle impose à l'atmosphère sombre une touche de lumière et de légèreté qu'un nouvel amour fait toujours naître.

Mais voilà, la vie n'est pas toujours un long fleuve tranquille et les événements s'enchaînent dans un mélange de tarots, d'amour et de « Iluvia de verano » (pluie d'été). Frank, qu'une rage brûlante anime, a des comptes à régler avec son père, ses origines et ses souvenirs. La fatalité s'obstine et

vient ternir son bonheur dans un éternel recommencement. « La vie est une roue qui tourne » (p. 100). Elle tourne et tourne encore pour Frank, comme elle l'a fait pour d'autres avant lui...

La narration de ce second roman de Pascal Millet, conduite par l'emploi constant du « je », atténue les frontières entre le lecteur et les personnages pour ainsi conserver le rythme soutenu du suspense. Les phrases s'affirment avec concision et déchargent des images parfois si nettes qu'on en arrive à humer la pluie et le café. Avec un humour aux accents ironiques, Pascal Millet nous offre, après *Tropiques Nord*, un roman finement ficelé, sans couture apparente, une intrigue à laquelle il est difficile d'échapper.

Jenny LANDRY

◆ *L'emporte-clé*

Monique JUTEAU
VLB éditeur, Montréal,
1994, 169 p.



De formation littéraire, Monique Juteau en est à sa deuxième œuvre romanesque, après des débuts en poésie (trois recueils publiés entre 1975 et 1990). *L'emporte-clé* témoigne d'une recherche d'un style person-

nel ; par manque d'expérience – et ce n'est certainement pas un reproche –, cette quête est plutôt visible par le contraste entre des passages bien réussis et d'autres qui nécessiteraient des retouches.

Trois tranches de la vie urbaine sont présentées : réceptionniste dans un hôtel, le jeune adulte César Obenwassin végète et nourrit un rêve de grands espaces, qui se réalise par un emploi comme recenseur de lacs ; couple hétéroclite, Tristane et William s'affrontent par leur besoin d'éloignement et leur mollesse respectives ; « dérangée » institutionnalisée, Lado s'enfuit de sa maison psychiatrique dans l'espoir de se retrouver, quitte à se perdre dans la jungle urbaine. Ces personnages se croisent dans la chambre numéro huit de l'Hôtel Laval, créant quelques liens, se découvrant une attraction pour cette chambre minable, chacun selon leur destinée, selon ce qui les y a menés. Tous sont en devenir : leur imperfection flagrante – frisant la folie – amène le lecteur à croire au malheur humain au sein de l'urbanité souvent considérée comme aliénante, mais dont la preuve manque souvent. Animés d'un questionnement incessant, les protagonistes se nourrissent de faux espoirs, ce qui les conduit à une inévitable désillusion ; heureusement, cette chute permet une ouverture réelle sur le monde, sur la réalité.

L'emporte-clé, présenté comme un roman, tient à la fois de la nouvelle et de la poésie : l'ensemble des récits entrecroisés, unis par un mince fil conducteur, s'apparente plus au genre narratif court qu'au romanesque, alors que l'écriture est teinte d'une poésie quelquefois bancale (pour ne pas parler d'exercices de style

un peu scolaires). La lecture devient un peu ardue lorsqu'on s'attarde à ce demi-lyrisme qui s'amuse à osciller entre réalité et perception poétique. Toutefois, ce serait une grave erreur que de ne s'attarder qu'à ce point, puisque ce « roman » semble être une pièce de la littérature actuelle – pour ne pas dire urbaine – dans toute son évolution.

René AUDET

◆ *La belle au gant noir*

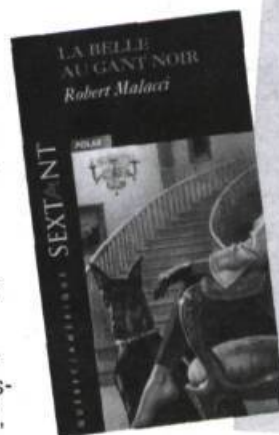
Robert MALACCI
Québec/Amérique, Montréal,
1994, 219 p.
(Collection « Sextant »)

Désabusé de son travail de photographe au quotidien *Écho-Matin*, Robert Malacci devient le secrétaire particulier de Claude Vandal, une ex-attachée politique. Son mandat se limite à transcrire le manuscrit de Vandal, un futur scandale inspiré de sa carrière en politique. Or, tel que le découvre Malacci, l'existence de ce manuscrit représente un secret de Polichinelle et plus d'un souhaite s'en emparer pour éviter que soit dévoilée au grand jour leur implication dans des combines illicites. Disparitions, meurtres, tentative de vol du manuscrit, Malacci assiste à un enchevêtrement de méfaits ; aussi, il décide de troquer son poste de secrétaire contre celui de détective. Son but ultime : protéger l'auteure et démasquer les scélérats.

Polar de série noire, *La belle au gant noir* présente une histoire déroutante, truffée d'intrigues et de rebondissements, bref une énigme obscure qui défie la perspicacité du lecteur. Écrit dans un style clair et teinté d'humour, ce roman policier constitue une aventure rocambolesque dont le dénouement inattendu traduit la pérennité du suspense.

Somme toute, quoique l'auteur soit d'abord et avant tout scénariste et réalisateur, il n'en demeure pas moins qu'avec *La belle au gant noir*, Robert Malacci se révèle un romancier qui mérite d'être connu et d'être lu.

Barbara BLONDEAU



◆ *L'oiseau de feu (tome 2B). Le grand projet*

Jacques BROSSARD
Leméac, Montréal,
1993, 430 p.

Les deux premiers volumes de *L'oiseau de feu* racontaient le trajet du maître forgeron Adakhan Demuthsen dans la société obscurantiste des Périphériens de la cité de Manokhsor, que la curiosité et l'insoumission avaient conduit à la Centrale ; là, on avait entrepris de le « récupérer » à des fins jusqu'alors imprécises, et de l'instruire (?) sur le

monde qu'il habitait pour finalement le confier à Syrius, chef de l'une des deux principales équipes de la Centrale.

Mais Adakhan ne se laisse pas aisément apprivoiser. Ainsi, dans ce troisième tome, même les projets les plus préoccupants pour les dirigeants de la Centrale ne réussissent qu'en partie à suspendre les aspirations révolutionnaires du maître forgeron. L'imminence d'un cataclysme, les luttes de pouvoir au sein de la Centrale, le rôle de réel MO – l'ordinateur central –, l'ignorance dans laquelle sont tenus les Périphériens quant à l'identité des dirigeants, etc. : trop d'indices laissent penser que les dirigeants ne sont pas ceux que l'on croit. Quelles sont les motivations réelles de ceux qui ont conçu le projet « Oiseau de feu », qui consiste en la colonisation d'une autre planète par quelques Centraliens triés sur le volet et dont Adakhan fait partie ? Son propre désir d'un monde meilleur, qui vient à la fois nourrir et contredire celui du vieux Syrius, ne fait qu'ajouter au discours sur l'utopie qui teint l'ensemble de ce remarquable récit.

Il faut louer Brossard pour son habileté à ne pas perdre le lecteur dans ce jeu des ambiguïtés et des énigmes dans un décor que certains pourraient juger désuet : la seule description de la formidable fusée l'Oiseau de feu à l'intérieur d'une trame si complexe témoigne de la puissance d'une écriture où d'aucuns penseront reconnaître tour à tour Orwell, Vernes, Asimov, ou bien d'autres encore, dans un récit pourtant homogène et original.

L'Oiseau de feu, œuvre immense dont la publication n'est pas encore achevée, exige dès maintenant qu'on y consacre des adaptations cinématographiques,

« bédécque », voire théâtrale.

Claude GRÉGOIRE

◆ *La Douane de mer*

Jean D'ORMESSON
Gallimard, Paris,
1994, 553 p.

À peine O cesse-t-il de vivre devant la Douane de mer à Venise qu'il passe à autre chose d'aussi étonnant que la naissance et la découverte d'un monde surchargé de nouveautés surprenantes. Durant trois jours avec un certain A venant de la planète d'Urql, le lecteur assiste presque éberlué à un tourbillon de révélations. *La Douane de mer*, sorte de cours d'histoire du monde ou, si l'on veut, espèce d'initiation aux mœurs terriennes, n'a pourtant rien à voir avec la pompe des Académiciens qui distribuent de façon ostentatoire leur savoir, ce qui n'empêche pas pourtant à l'occasion un certain pédantisme bon enfant. Il faut savoir, en effet, que le fil conducteur de ce vaste roman tient aux bons désirs d'un terrien errant dans les limbes en enseignant à un citoyen venu d'ailleurs l'histoire de l'humanité. Il aide donc à la rédaction d'un rapport chargé d'éclairer les gens d'Urql. Chaque jour inscrit vingt chapitres aux titres les uns plus évocateurs que les autres, lesquels forment un équilibre presque cartésien, ce qui permet d'asseoir chaque pierre de l'histoire de la Terre. Écrit conjointement par A, esprit d'Urql, et par O, un mort récent de la Terre, ce document se construit en rappelant la méthode de la célèbre École d'Athènes où Aristote éveillait le jeune Alexandre à l'envoûtement du passé. Se promenant cette fois-ci par la voie des airs, les deux comparses dialoguent

et découvrent ainsi les grands et les misères de notre monde.

Ce roman a d'essentiels les détails, les mots et leur musique composée d'accents, de virgules sur la portée de la phrase. D'Ormesson, l'auteur de plusieurs livres sur Chateaubriand, sur Venise, sur sa propre famille et même sur Dieu, s'amuse avec les pièges du langage, les retourne en tous les sens pour émailler la conversation entre l'Alpha et l'Oméga de trouvailles réjouissantes pour l'intelligence. Son grand amour des mots et de leurs multiples combinaisons lui donne des airs de jongleur ou de funambule aux prouesses qui coupent le souffle. Finesse, humour sont les deux mamelles qui abreuvent à souhait ce roman décrivant les histoires humaines dans une espèce de vertige, de tourbillon, – un vrai carrousel dégingué, admet-il –, qui ne cesse jamais d'entraîner des victimes nouvelles dans une course affolante. En peu de mots, ce roman permet de plonger avec plaisir dans une « biographie de l'éternel – ou de ce qui paraît éternel aux yeux de l'éphémère ».

Yvon BELLEMARE

◆ *La fille de Personne*

Marc K. PARSON
Les éditions du Septentrion,
Sillery, 1994, 262 p.

À Ville-Marie, en 1745, un homme profite de son agonie et de celle de sa femme pour raconter sa vie à sa fille. Cet ancien soldat français fut aubergiste et contrebandier à sa retraite de l'armée. Mais plus important, Nicolas Personne a aimé plusieurs femmes. Il a fini par vivre simultanément avec son épouse

officielle, Madeleine Lacerte, et la meilleure amie de sa femme, l'Indienne Catherine Rouensa.

Dans *La fille de Personne*, premier roman solo de Marc K. Parson, nous chercherions en vain un récit folklorique. L'auteur émaille les aventures amoureuses de son héros d'une foule de détails captivants et méconnus sur la vie en Nouvelle-France et sur la spiritualité et la sensualité autochtone. Les « indigènes » démontrent une liberté d'esprit toujours surprenante pour l'Européen. L'amour semble guider leur vie. La belle Migwa avait dit autrefois : « La haine brûle le cœur, mon soldat. Si jamais vient le temps d'aimer, voudrais-tu qu'à la place de ton cœur il n'y ait plus que des cendres ? » Catherine affirmait, elle, que « Nous ne sommes pas faits pour aimer une seule personne [...]. Plus tu aimeras, [...] plus tu pourras aimer ».

Ainsi, avant de livrer à sa fille Marie-Louise le secret qui le hante depuis plus de vingt



ans, Personne tire une conclusion de sa longue existence : « Survivre, Avoir, Être, Aimer sont les quatre premiers verbes, ceux qui se partagent le monde. Je veux quitter ce monde où je n'ai su conjuguer que les trois premiers ».

Parson nous dépayse dans notre propre histoire. Ses retours en arrière, ses rebondissement, sa poésie, ses fins de chapitre, ses envolées truculentes ou dramatiques, souvent nous désarçonnent, nous émeuvent et suscitent de profondes réflexions.

André NOUREAU

◆ *Le troisième jour*

Lise VEKEMAN
Québec/Amérique, Montréal,
1994, 168 p.

Lise Vekeman s'intéresse, dans son œuvre, aux difficiles rapports entre les êtres. Dans *Marie-Antoine*, son troisième roman, elle avait exploité la relation pénible entre une mère, qui n'en a que pour son fils, et sa fille qui tente vainement de s'approcher d'elle. Dans *Le troisième jour*, il est encore question de rapports de plus en plus tendus, davantage détériorés puisque Nora Mongeau a tué pendant plus de trente ans de sa vie, la trahison d'un père qui l'a possédée dans son corps et dans son âme dès l'âge de six ans. Ce secret qu'elle a porté en elle depuis ce qu'elle qualifie elle-même de mort véritable, elle le livre à son amant, François Durand, qu'elle a rencontré huit mois auparavant et avec qui elle a connu une

trentaine de jours de bonheur avant que le journaliste ne regagne son poste de correspondant au Liban. Pendant trois longs jours précédant son arrivée, elle se confie et se met à nu, à la demande de François, « sans fard, sans maquillage » (p. 57), lui livrant, dans les moindres détails, dans une langue souvent poétique, le terrible secret. À mesure que se déroule le ruban, s'intensifie le désir de se dire, de se libérer. Mais Nora, blessée dans son être, devient de plus en plus absente, fermée au monde extérieur, de plus en plus haineuse aussi à l'endroit de son père qui l'a, selon elle, tuée. Elle lui refuse le pardon, malgré les lettres suppliantes qu'il lui adresse en ce sens. Incapable d'accepter d'avoir été ainsi trahie, elle se lance dans le vide du haut de la terrasse de son appartement, peu avant l'arrivée de François, au terme du troisième jour de sa confession.

Oscillant sans cesse entre le passé et le présent, le beau roman de Lise Vekeman est de grande qualité, écrit dans une langue juste, impeccable, toute imprégnée de poésie. La confession de Nora, en caractères italiques, parvient aisément à susciter l'adhésion du lecteur et à entretenir son émotion. Le drame de la jeune femme abusée, belle et attirante encore à quarante ans, n'est pas unique, hélas ! et témoigne du peu de cas que l'on a porté à ces enfants, victimes d'inceste dans une société aliénée et étouffée où le mot même était tabou. *Le troisième jour* est un roman de la triste enfance en allée qui reste à jamais gravé dans la mémoire de ceux et de celles qui ont été dépossédés de leurs rêves et trahis par ceux et celles qui auraient dû les protéger. On ne reste pas indifférent au drame de Nora.

Le troisième jour est une œuvre d'une rare intensité dramatique. Sûrement que l'on aurait aimé un meilleur sort pour Nora, une femme si sympathique, si équilibrée. Il est toutefois, dans la vie, des situations désespérantes qui désorientent complètement et suppriment tout désir de lutte. Nora Mongeau ne pouvait supporter plus longtemps la présence des autres, même d'un amant qui lui promettait pourtant le paradis.

Aurélien BOIVIN

◆ *Yuppie Blues*

Paul ROUSSEAU
Québec/Amérique, Montréal
1994, 266 p.

Après avoir remporté en 1990 le prix Octave-Crémazie pour son recueil *Micro-Textes*, rien de moins pour Paul Rousseau que la mention honorable du prix Robert-Cliche 1993 pour la première version du manuscrit de *Yuppie Blues*. Plongé depuis plusieurs années dans l'univers de la télévision (il est actuellement chef de pupitre à la télévision de Radio-Canada à Québec), Paul Rousseau a su mettre sa formation à profit en imaginant la vie turbulente de Jacob Huneau, un jeune *yuppie* qui ne compte que sur ses talents de séducteur pour asseoir sa carrière de reporter et de mannequin.

La première des trois parties de *Yuppies Blues* met en relief la fatuité déconcertante de Jacob. Avec son cabriolet blanc, ses « lunettes de soleil à monture en corne véritable » et son « veston de suède à sept cents dollars » (p. 212), le Torontois d'adoption projette une image impeccablement astiquée, digne de la nouvelle génération *yuppie*. *Désabusé* à vingt-quatre ans, il

accumule les aventures sexuelles comme il empile ses revues de mode, dans un coin sombre de son luxueux appartement.

Toutefois, la vie de ce donjuan se voit complètement chavirée lorsqu'il rencontre Tamara, une jeune « canado-franco-mongolo-musulmano russe » (p. 77), imbue de théories énergétiques particulières. Or, non seulement l'adolescente de dix-sept ans incarne-t-elle le cosmopolitisme de la capitale ontarienne, mais encore, elle alimente le flot de préjugés sur les sectes religieuses – pour conserver l'appellation de l'auteur – en enrobant son mode de vie d'un mysticisme troublant. Pourtant, le mystère aura tôt fait de piquer la curiosité de Jacob qui s'engagera avec Tamy dans une démarche quasi ésotérique, à la découverte de son âme.

Cependant, au moment même où il s'appête à laisser tomber masques et artifices, un complot dirigé contre l'inlassable séducteur lui rappelle le prix de la bêtise humaine. En effet, sa carrière s'écroule lorsque son patron découvre les légèretés que Jacob s'est offert... avec sa femme ! De surcroît, Tamara, le seul être pour qui il eût un peu d'affection, disparaît comme un coup de vent dans les confins du Manitoba. On peut entendre alors, à travers la mélodie des mots, les premières notes d'un blues qui, dans sa vibrante mélancolie, amorce l'inévitable décadence du personnage. Prêt à tout pour récupérer Tamy, Jacob se heurtera à un amour impossible, écumé par un trop plein de vie. À travers la souffrance et le désespoir, Jacob apercevra les contours encore flous de son âme. Bien plus qu'une histoire d'amour, cette aventure se transformera en une véritable quête de soi.



Par le biais d'une écriture elliptique, rappelant sans doute l'univers syncopé de la médiatisation, Paul Rousseau présente un livre très actuel, qui exprime, en arrière-plan, les tensions linguistiques, religieuses et sociales caractérisant les villes multiethniques. L'auteur souligne d'ailleurs cette pluralité des genres par un amalgame de termes qui convoquent les initiés à ce type de dénominations (*Jesus Freak, groupies, preppys*, etc.). *Yuppie Blues*, c'est bien plus qu'une banale plainte devant la société de consommation. C'est l'attendrissement amer d'un homme qui découvre l'essence véritable de l'humanité, un blues de la modernité.

Isabelle LECLERC

dents romans. Le voici maintenant qui fait dans la fable, une fable écrite avec une faconde qui plaît et séduit. Auster déclarait à un journaliste du *Monde* que : « Dieu m'a dicté ce livre », rien de plus ! Le narrateur est un jeune garçon qui, dès la première phrase confesse : « J'avais douze ans la première fois que j'ai marché sur les eaux ». Les trois cents pages de ce roman sont le récit de cette longue et patiente initiation de Walt auprès de maître Yehudi, un personnage mystérieux qui sait s'entourer de gens, des Noirs surtout, qu'il sauve d'une situation dramatique.

À la différence de ses autres romans, Auster nous plonge directement dans une réalité hors du commun, un jeune enfant qui se déplace tel un oiseau, et nous fait découvrir que ce n'est pas le monde qui nous change, mais nous qui pouvons agir sur les forces du réel. Pour vaincre la loi de la gravité, il suffit de savoir se représenter les choses avec suffisamment de netteté et de précision : marcher sur un lac est un jeu d'enfant si l'on s'imagine que l'on se déplace sur un pont. Cette quête initiatique ne vise pas tant à démontrer que la lévitation est une méthode facile à acquérir qu'à faire valoir que l'élévation spirituelle est probablement plus complexe et donne accès à des phénomènes paranormaux dont les déplacements dans l'espace n'en sont qu'une manifestation.

Auster excelle dans le récit de ces lévitations, de ces vols de plus en plus lointains au-dessus de l'eau. Il parvient à nous faire confondre le vraisemblable et l'invraisemblable en nous démontrant que tout est affaire de croyance. La foi ne déplace-t-elle pas des montagnes ? Cette initiation ne se fait

Pré-secondaire,
secondaire 1^{er} cycle
et adultes

L'ESSENTIEL GRAMMATICAL

Normand St-Ours



Cet ouvrage s'adresse à tous les étudiants et à toutes les étudiantes, tant jeunes qu'adultes, mais plus spécifiquement à ceux pour qui l'apprentissage de la langue écrite présente des difficultés. Cette grammaire simplifiée se veut une solution à leurs problèmes.

- Manuel (cartonné)
ISBN 2-7601-2583-1 (238 p.) 21,75 \$
- Fiches d'activités 1
ISBN 2-7601-3340-0 (248 p.) 11,75 \$
- Corrigé 1
ISBN 2-7601-3341-9 (248 p.) 40,00 \$
- Fiches d'activités 2
ISBN 2-7601-3398-2 11,75 \$
- Corrigé 2
ISBN 2-7601-3399-0 40,00 \$



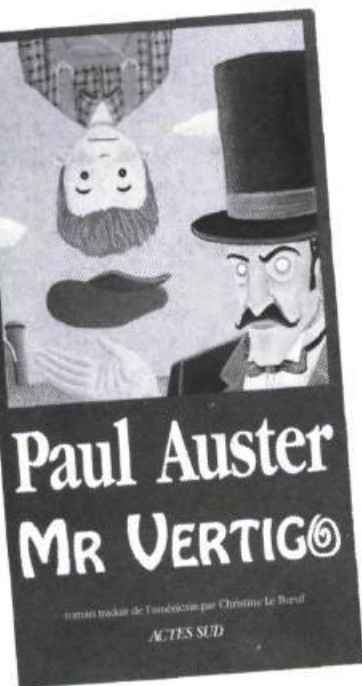
guérin Montréal
Toronto

4501, rue Drolet

Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada

Tél.: (514) 842-3481

Télec.: (514) 842-4923



◆ *M^r Vertigo*

Paul AUSTER

Actes Sud, Montréal/Paris,
1994, 317 p.

En publiant *M^r Vertigo*, Paul Auster rompt avec le style auquel il nous avait habitués dans *Léviathan* et les précé-

pas en vase clos, hors du monde impie des vivants ; comme dans tous les romans d'Auster, la vie n'est pas un long fleuve tranquille mais elle est remplie de courants, de remous et de cascades. Le jeune Walt et Maître Yehudi sont continuellement confrontés aux vicissitudes et à l'incompréhension de la société américaine du début du siècle (Klu Klux Klan, prostitution, alcoolisme, etc.) qui juge, souvent radicalement, tous ceux qui se situent en marge. *M^r Vertigo* n'est certes pas le meilleur roman de Paul Auster tant le sujet et la manière de raconter relève de la facilité. Sous les dehors d'une belle histoire édifiante, un jeune de douze ans qui parvient à autant d'abnégations et de maîtrise de soi, se dégage une philosophie trop simpliste et galvaudée.

Roger CHAMBERLAND

◆ *Le pavillon des miroirs*

Sergio KOKIS

XYZ éditeur, Montréal

1994, 368 p.

(Collection « Romanichels »)

Sergio Kokis a dû choisir l'exil afin de faire resurgir les images de son passé. Dans le roman *Le pavillon des miroirs*, paru chez XYZ, l'auteur d'origine brésilienne met en parallèle les images de son enfance avec la froidure de son pays d'accueil, où il ne retrouve pas de cadavres étendus dans les rues, ni les forces militaires en place ainsi que la misère de son peuple. Kokis nous entraîne dans une narration entrecoupée de réflexions où il découvre, en fin de course, qu'il s'est toujours senti étranger partout où il se trouvait. Or, le récit de cette aventure s'avère parfois long et essoufflant pour le lecteur.

Auteur et peintre à la fois, Kokis décrit d'une façon colorée tous les petits détails de son quotidien d'enfant lunatique et tuberculeux, jouant avec des boîtes vides de cigares et des images de photo-roman et partagé entre un père inventeur et une clique de femmes, dont sa mère, qui tiennent un bordel. Élevé dans la rue puis à l'internat, il emprunte le costume gris de l'anonymat et s'évade dans la littérature, le cinéma et plus tard, la peinture. Ainsi, à l'âge adulte, c'est dans son atelier de peintre qu'il est guidé par les images de son passé.

« Parfois c'est le carnaval, parfois le carême. De nombreux cadavres : des corps inertes, des morts anonymes dans un décor sans pompe [...] il y a des enfants, beaucoup d'enfants avec des ventres gonflés et des corps rachitiques ». Vérités et chimères s'entremêlent dans ce flot intarissable de paroles du personnage de l'enfant, entrecoupé par les anecdotes et les analyses de l'analyse. Hélas, ce point de vue rationnel enlève un peu de charme à la narration. On sent trop souvent le regard en filigrane de l'adulte qui commente les événements.

L'auteur avouera, à la fin de son récit, qu'il trouve plus facile de décrire les choses que de les raconter. De fait, c'est ce qui traverse toute son écriture puisqu'il effectue quand même d'intéressantes descriptions. Outre son manque de concision et des liens difficiles entre les chapitres, Kokis n'est pas sans nous présenter un nouvel horizon sur une Amérique du Sud des années cinquante, caractérisée par les rituels, les célébrations mais aussi par l'omniprésence de la pauvreté.

L'univers de Kokis, enfant, ne peut nous laisser indifférents. Il nous fait sortir de notre « pays de pouvoir et de vanité » afin de dénoncer la misère



le livre sur certains esprits nordiques !

Annie VEILLETTE

◆ *Le livre de déraison*

Gabrielle POULIN

Prise de parole, Sudbury

1994, 193 p.

qui existe – même ici au Québec – celle des ghettos, des femmes violées et battues, des fillettes vendues, des suicides et de la petite famine. C'est sur un ton moraliste qu'il termine son roman en dépeignant avec ironie les nord-américains : « des gens cravatés en masse, branchés aux écouteurs-ordinateurs et froussards du muscle cardiaque, qui courent vers nulle part et se font charcuter par la chirurgie embellissante ; pleine de graisse et d'avoir, s'ennuyant à mort avec des femmes grotesques et des vieillards roubards qui gardent leur place en gémissant ».

Kokis est étranger ici mais également là-bas, puisque de cette enfance douloureuse, il a tenté de s'affranchir en s'exilant. De son roman, on peut garder en tête l'urgence de se souvenir d'un écrivain déraciné qui tente de ne pas s'oublier. *Le pavillon des miroirs* nous présente une écriture où se côtoient cynisme et mélancolie, ce qui fera certainement fondre

Dans *La couronne d'oubli*, son avant-dernier roman, Gabrielle Poulin avait mis en scène une dame d'un certain âge qui, à la suite d'un accident cardiovasculaire, avait perdu la mémoire ou, à tout le moins, décidé d'oublier. L'héroïne du *Livre de déraison*, son dernier roman, de peur d'oublier, confie une partie de sa vie, où s'entremêlent le passé et l'avenir, à un cahier qu'elle destine à sa petite-fille Michelle, écrivaine et professeure de littérature dans une université, pour laquelle elle a beaucoup d'admiration. C'est ce cahier, introduit par Michelle, qu'il nous est donné de lire et dans lequel Virginie Santerre révèle quelques secrets de son passé, dont la mort accidentelle de son mari, à l'âge de 28 ans, et celle d'un fils qu'elle n'a jamais oublié, emporté par une pneumonie

après qu'elle l'eut recueilli trempé, le soir de l'Halloween. Elle s'intéresse longuement aussi à cette belle relation, d'où le titre du roman, qu'elle entretient, au Manoir des Ormes, où sa fille unique l'a dirigée pour qu'elle finisse ses jours, avec Gabriel Lavoix, un pianiste de concert à la retraite, qui devient sa flamme cachée en même temps que son complice. Car c'est avec cet être exceptionnel qu'elle parvient à accepter son passé et à connaître le vrai amour. Mais un amour qui s'avère tout aussi tragique que le premier.

Virginie Santerre est un personnage attachant à qui « il a été donné de commencer à vivre à l'heure où elle aurait dû sans doute, comme les autres, se préparer à mourir » (p. 22), ainsi qu'elle le confie à Michelle dans une lettre merveilleuse de lucidité qui accompagne son cadeau, constitué d'un cahier de raison, dans lequel elle a consigné, « en chroniqueuse fidèle », « des événements familiaux [...] dûment datés, ceux de [s]a première vie » et le livre de déraison dans lequel elle a décidé d'épancher ses sentiments, de « laisser les mots s'abandonner à leurs instincts, à leur colère, à leur révolte contre ce qui les muselait et les rendait impuissants » (p.19).

Le roman de Gabrielle Poulin, par la poésie de ses mots et la musicalité de ses phrases toutes en douceur, parvient à émouvoir et ne laisse pas indifférent quiconque s'intéresse au sort des personnes âgées, souvent oubliées dans des refuges qui ne leur conviennent pas, du moins pas à toutes. La romancière recrée avec réalisme l'atmosphère de ces centres d'accueil et les relations souvent tendues qui existent entre les pensionnaires.

À lire absolument et, sans doute, à méditer.

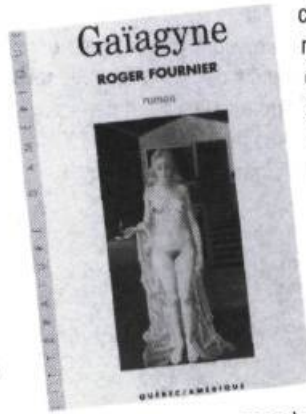
Aurélien BOIVIN

◆ *Gaïagyne*

Roger FOURNIER
Québec/Amérique,
Montréal,
1994, 230 p.

Lauréat, entre autres mentions, du prix du Gouverneur Général pour *Le cercle des arènes*, Roger Fournier n'a plus besoin de présentation. Pour notre plus grand bonheur, il nous donne une fable, pleine d'images luxuriantes, de clins d'œil amusés et... de propos amoureux. *Gaïagyne*, c'est la quête d'une jeune fille âgée de quatorze ans qui, fatiguée de la vie de misères que mènent ses parents alcooliques, fuit le fond de son bois dans le Bas St-Laurent. Sur son chemin, elle rencontre Sawinne, une femme mystérieuse qui lui fera découvrir la puissance du corps et le sens du sacré, puis Claude, qui lui ouvrira sa bibliothèque et son lit.

Laissant, peu à peu son innocence de jeune fille derrière elle, *Gaïagyne* part à la recherche du « poulx » du monde, en même temps que de son identité. C'est alors que, à l'instar de son héroïne devenu pour le moins volage, Roger Fournier se met à écrire comme s'il était dégagé du poids du monde, la main libre et le verbe léger. Cela pour le plus grand plaisir du lecteur. D'un trait à l'autre, l'auteur nous envoûte à la faveur de son humour, de son cynisme et de ses images lubriques. Car en même temps qu'il nous dépeint *Gaïagyne* comme une fervente lectrice des grands auteurs



classiques, il ne manque pas de la décrire comme ce qu'elle est devenue au gré du temps : une jolie pute adolescente. L'esprit et le corps en éveil... C'est avec toute la candeur du monde qu'il lui fait dire : « Sur la Terrasse Dufferin... dans un recoin sombre, je le soulageai de la somme habituelle et... d'un main agile... ».

Mais jamais l'audace de l'auteur n'est dérangeante. Au contraire, Fournier s'évertue à faire sauter joyeusement les barrières de notre société aseptisée et normalisée. Il nous fait voir que derrière la fuite de *Gaïagyne*, il y a une blessure qui demande à être guérie : « Le développement de l'âme implique de mourir à une histoire et de renaître à une autre plus vaste. Pour renaître, il ne suffit pas de faire vivre en soi des symboles archétypaux, il faut encore que l'âme soit blessée. Cette blessure produit une ouverture de la psyché, de sorte que l'individu commence à se poser des questions sur sa nature profonde ».

Incidentement, c'est dans l'isolement presque totale, c'est-à-dire dans le nord du Québec, que l'héroïne de Fournier terminera sa quête, renaissant à nouveau.

Jean-Sébastien GARANT

THÉÂTRE

◆ *Héliotropes*

Michel GARNEAU
VLB éditeur, Montréal,
1994, 88 p.

Dans le salon d'un bordel américain des années 1900, a lieu l'étonnante rencontre des personnages historiques Martha Jane (la célèbre Calamity Jane de Morris et Goscinny) et du compositeur Scott Joplin ainsi que d'une pianiste muette, Janey O., dont la qualité d'interprétation de sa musique l'a attiré dans ce lieu. Mais Martha Jane a bien perdu de son auréole du passé alors qu'elle conduisait des diligences en territoire amérindien, ou, grâce à ses talents à manier le fusil, et devenue caricature d'elle-même, elle travaillait au cirque avec Buffalo Bill. Maintenant, elle est tenancière de bordel. Et Joplin ne mise plus sur son titre de roi du ragtime ; syphilitique très gravement malade, il emploie ses dernières forces à créer un opéra [*Treemonisha*].

Après des tentatives infructueuses d'éviction par Martha Jane de ce Noir d'une maison close pour notables blancs racistes, une complicité progressive s'établit entre ces personnages qui reconnaissent en eux des valeurs nettement plus profondes que l'hypocrisie de la grotesque élite locale cliente de cet établissement. Jane déborde d'amour pour les enfants de ses « filles » ; le compositeur, bien au-dessus des querelles sur la musique noire ou blanche, pure ou marchande, est tout à sa mission de créer un « art qui demeure [...] sur le pauvre corps/de la feuille de musique/ je pose une âme/qu'il faut faire vivre ». La pianiste muette donne à la tenancière la fille

qu'elle n'a pas, et au pianiste, l'interprète sensible qu'il attendait par la qualité toute intériorisée de son jeu.

La musique du verbe de Garneau opère dans le rythme varié de cette prose poétique et par le retour de leitmotiv dans la bouche des filles de la maison de débauche, ces héliotropes ou fleurs odorantes des régions chaudes. En contraste avec les sentiments de tous ces êtres rudement éprouvés par la vie mais sans que ne soit atteinte leur vérité foncière, opère la charmante et tonifiante musique dérivée du jazz de l'auteur de Easy Winners, Maple Leaf Rag, Wall Street Rag...

Gilles GIRARD

◆ *Si tu meurs, je te tue*

Claude POISSANT

Les Herbes rouges, Montréal,

1993, 105 p.,

9 p. d'« Images » par Yves Dubé.

Jean, un adolescent curieux de livres et de mots qui « cherche le monde à l'intérieur de lui » et dans ses jeux érotiques avec Lou, se voit brutalement mutilé par le cancer, puis en meurt à 16 ans. L'univers bascule pour sa mère Yolande et son père Philippe, mais surtout pour François, son frère de 14 ans, dont on suit le parcours psychologique profondément perturbé, envahi par des « troubles obsessionnels et compulsifs » et possédé par « la maladie du doute ». C'est essentiellement d'une relation fraternelle et de la biographie psychique de François dont il est question à travers cette succession de courts tableaux tout en nuances et en non-dit qui reconstituent des fragments



CLAUDE POISSANT

LES HERBES ROUGES / THÉÂTRE



qui montre et surtout laisse deviner « les conflits inconscients sous-jacents à une maladie ».

Gilles GIRARD

◆ *Urgent besoin d'intimité*

Chantal CADIEUX

VLB éditeur, Montréal,

1994, 199 p.

Le titre dévoile déjà la problématique de cette comédie de théâtre estival : un couple dans la cinquantaine manifeste une fiévreuse impatience de se retrouver enfin seuls, libérés de grands enfants qui ne se résignent pas à quitter le douillet nid familial et à assumer leur autonomie. Une fille de 25 ans amoureuse déçue et dépressive revient toujours à la maison soigner ses désillusions et refaire ses provisions. Le gars de 26 ans présente le profil du sempiternel étudiant qui masque ses changements de programmes d'études inachevés sous le couvert d'éclectisme et de curiosité, alors que là comme dans ses amours, se révèlent ses peurs de choisir et de voler de ses propres ailes. Le moment de vérité s'impose pour les parents, pour la mère surtout qui

d'un passé réactualisé dans des confidences à Charlotte, « docteur de l'âme ».

Ces tableaux poétiques se construisent par touches délicates de confidences, d'images en rétrospective, d'instantanés et de « photos » de la vie des deux frères, dans l'innocence de leurs jeux d'enfants, dans la découverte de la sexualité, dans l'émergence fulgurante de la maladie, dans la dévastation créée par la mort toujours injuste. Tableaux elliptiques et fragments de dialogues s'imbriquent, s'additionnent, mais gardent subtilement des béances à combler. Un récit troué, aux épisodes d'allures de prime abord anodines mais qui prennent vite leur poids d'un vécu qui écorche et fait mal.

Le temps et l'espace se juxtaposent avec la liberté des souvenirs évoqués, par le jeu des associations de ce récit multiple. Un texte cinématographique par sa succession de séquences, par son pouvoir d'évocation, par le caractère laconique des répliques qui laissent toute leur place au non-verbalisé et à l'indicible. Un texte *prégnant*, obsédant avec sa petite musique douce

proclame que l'heure du sevrage doit enfin sonner : « J'ai l'air d'une vraie folle, moi ! Je prêche l'autonomie des enfants dans une école alternative, mais je fais encore vivre mes deux grands veaux » (p.16).

Entre la prise de décision et sa concrétisation hypothétique, se multiplient les hésitations, protestations scandalisées, argumentations à sens unique sans compter les péripéties qui mènent d'une expédition en forêt à l'hôpital et autres rebondissement comme l'arrivée inopinée de la très originale copine du fils, au verbe direct et coloré. Des personnages esquissés en quelques traits bien accentués, des niveaux de discours variés, des répliques brèves, un ton et un rythme enlevés caractérisent, sans prétention, cette amusante comédie de caractère et de situation.

Gilles GIRARD